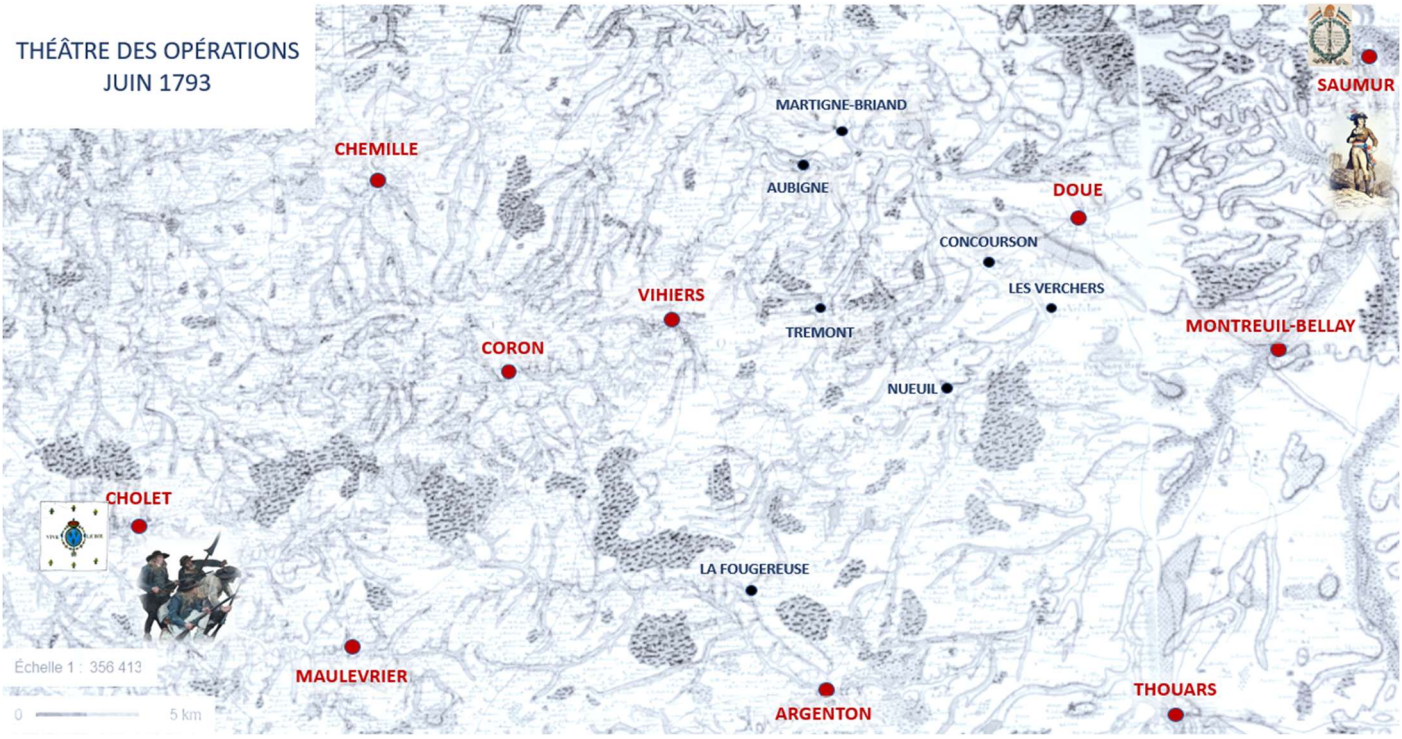
La chute de Saumur le 9 juin 1793 est une lourde défaite pour les armes républicaines mais sans réelle conséquence puisque les Vendéens ne sauront pas conserver la ville. C'est également au soir de cette bataille que Cathelineau devient le premier commandant de l'armée royale et catholique de Vendée.

Le présent article relate donc les différents combats qui menèrent à cette victoire vendéenne. Toutefois, au regard du manque d'informations sur l'armée vendéenne, nous ferons au mieux des sources collectées alors qu'a contrario, les opérations républicaines seront plus documentées.



Situation fin mai 1793

Une armée républicaine fragile

L'Armée des côtes de la Rochelle est le principal outil de maîtrise de l'insurrection vendéenne. Nouvellement créée[1], elle manque de tout (hommes, officiers, armes, munitions, habits, logistique). C'est une armée faible, désorganisée, et surtout inexpérimentée, qui doit repousser les offensives vendéennes.

Son nouveau chef, le général Biron, n'arrive à Niort que le 28 mai. Lors de son passage à Saumur (les 3 et 4 juin), il échange avec la commission centrale et Duhoux qui commande l'aile droite, sur les opérations[2]. Il rappelle que les deux missions assignées à l'armée sont : 1-La destruction des insurgés, 2- La défense des côtes. Car en effet, l'insurrection anéantie, le risque de débarquement anglais sera réduit d'autant. À contrario, si la défense des côtes est assurée, les espoirs des insurgés d'être secourus par une puissance amie seront plus que limités. Considérant la position centrale des insurgés, de la capacité des différentes « armées » à se soutenir et à subvenir à leurs besoins, la stratégie « de l'étau » fait l'objet d'un consensus unanime parmi les officiers et représentants. Le plan envisagé consiste donc à mener quatre attaques simultanées et concentriques à partir des différentes bases républicaines (Ponts-de-Cé, Doué, Thouars et Niort) tandis que Boulard fermerait la nasse en bloquant toute retraite ou fuite des chefs par la mer. Ce plan n'est pas très différent de celui proposé par Ronsin dans son rapport du 28 mai. Encore fallait-il, que l'armée puisse engager et soutenir quatre colonnes conséquentes, nécessitant de l'ordre de 40000 hommes en opérations[3].

Or l'Armée des côtes de la Rochelle ne dispose pas en ce début juin, ni des forces suffisantes (en nombre et qualité), ni de la chaîne de commandement capable de se coordonner efficacement, ni de la logistique suffisante[4] pour alimenter de telles forces. Toujours est-il, que Biron ne sera pas en mesure de mettre en œuvre ce plan puisque les Vendéens ne lui en laisseront pas l'occasion ; ils prennent l'initiative et attaquent les premiers.

Après sa défaite à Fontenay, la division de Niort s'est repliée sur sa base arrière et est en pleine réorganisation.

Après avoir réoccupé Thouars abandonnée, la division de Saumur s'établit sur une position défensive ;

- le long du Thouet (axe Thouars, Montreuil-Bellay, Saumur),
- à Doué, sur les contreforts du Layon, verrouillant l'axe stratégique Cholet-Saumur.

Les renforts arrivent, mais la qualité n'y est pas, et ce sera une bien cruelle découverte lorsque les combats commenceront.

---

[1] Créée par décret du 30 avril 1793 sur la base de l'Armée de l'Intérieur. Cette dernière était avant tout une structure administrative destinée à organiser le flux de nouvelles unités avant de les diriger vers les armées aux frontières (elle mènera toutefois quelques opérations de maintien de l'ordre, dans l'Eure notamment). La levée en masse accroît considérablement la création de nouvelles unités et c'est sous le nom d'Armée de Réserve qu'évolue le 1er mars cette Armée de l'Intérieur.
La mort du Roi et la levée en masse entraînent la montée de mouvements insurrectionnels et l'ampleur de celui de la Vendée oblige la création d'une armée destinée à rétablir l'ordre par la force.

[2] Réponse suite à la délibération prise à Tours le 11 juin par la commission centrale et les officiers généraux (document du dossier du procès de Biron).

[3] Sans compter les garnisons et les supplétifs nécessaires. Estimation de Ronsin.

[4] Ne pas oublier que le train des équipages est sous-traité à des compagnies privées et leurs ressources dans le secteur sont (et resteront) limitées.

C'est donc cette seule division de Saumur qui devra contrer l'offensive des insurgés avec :

- son corps principal commandé par le GD Leigonyer[5] à Doué (4500h),
- la brigade du GB Salomon à Thouars (4300 h),
- une « réserve » en constitution à Saumur sous les ordres du GB Menou (environ 4000 h).

Une armée vendéenne victorieuse[6]

En mai, les armes vendéennes connaissent deux succès importants : la prise de Thouars le 5 et celle de Fontenay le 26. C'est donc confiante, son palladium la « Marie-Jeanne » retrouvé, que l'armée s'engage à affronter la division de Saumur en sonnant le rassemblement le 2 juin. C'est l'Armée dite « d'Anjou et du Haut-Poitou » qui est à la manœuvre, l'Armée dite « du Centre » assurant la couverture face à la division républicaine de Niort.

La Vendée insurgée commence fin mai à s'organiser et va se doter d'un conseil supérieur afin de permettre de réunir les principaux chefs et définir l'action commune. Ce conseil aura également un rôle d'administration du territoire, il est principalement constitué par :

- Président : l'évêque d'Agra
- Vice-président : M. des Essarts père,
- Procureur du Roi : M. Carrière,
- Secrétaire général : père Pierre Jagault.
- Commissaire de l'armée : M de Beauvollier aîné

Autres officiers : Louis la Bouëre (approvisionnements)

À noter qu'à cette époque, Donnissan[7] n'a officiellement aucun rôle. Cependant, sa contribution à l'organisation générale et à la planification des opérations est plus que significative.

L'Armée catholique et royale d'Anjou et du Haut-Poitou s'est renforcée par ses récentes prises (canons, munitions, attelages, etc.) et est structurée en six divisions territoriales. Si le potentiel de cette armée est de l'ordre de 40000 h, les estimations convergent vers une force de manœuvre d'environ 25000 h.

1ère division dite « de Bressuire »
Commandant : Louis de Lescure.
Second : Henri de La Rochejaquelein.
Aides de camp : Issac Danuyaud-Duperat, Victor du Rivault, Jean-Baptiste de Beauvollier.
Autres officiers[8] : le chevalier des Essarts, Pierre de la Ville-Baugé, Forest d'Armaillé, Alexis des Nouhes (les Aubiers), Pierre-Henri de la Fargue[9].
Autres personnalités : Etienne-Mathurin Paineau, dit « la ruine », tambour-major de l'armée.
Unités remarquables :

- Les hommes de la paroisse d'Echaubrognes (Deux-Sèvres) mené par leur capitaine Jean-Baptiste Bourasseau ont acquis une réputation de pugnacité et de vaillance telle qu'on les surnommera parfois les « grenadiers de l'armée ». Une centaine d'hommes.

Chefs-lieux : Bressuire, Chatillon, Cerizay, les Aubiers.
Effectifs : environ 6000 h.

2ème division dite « des Mauges »
Commandant : Jacques Cathelineau.
Seconds[10] : *non identifiés.*
Aides de camp : Robert dit marquis de Carabas.
Autres officiers : frères Cathelineau.
Unités remarquables :

- Lors de la bataille de Fontenay, des chasseurs issus des diverses paroisses[11] et armés de fusils à deux coups, furent employés comme une même unité d'environ 800 h. Au regard de son efficacité, il est probable qu'elle perdura.

Chefs-lieux : Chemillé, Coron, Jallais.
Effectifs : environ 3000 h.

3ème division dite « de la Loire »
Commandant : Bonchamps (absent, blessé).
Seconds[12] : Jacques-Nicolas de Fleuriot de la Freulière.
Aides de camp : *non identifiés.*
Autres officiers : Jacques de Fleuriot de la Freulière[13], Louis Gabriel Le Maignan de L'Ecorce, Marie-Paul de Scépeaux de Bois-Guignot, Sébastien Cady, René Piet de Beaurepaire, les frères Soyer, Pierre Berrard.
Unités remarquables :

5 La présence de Leigonyer au commandement opérationnel de la division de Saumur est symptomatique de l'urgence à organiser cette nouvelle armée. Général de cavalerie, affecté à l'Armée des Pyrénées orientales, il inspecte en avril chemin faisant le nouvellement 19ème dragon à Angers. Les événements, le manque d'officiers et son engagement révolutionnaire, il est réquisitionné par les représentants du peuple présents et propulsé à la tête de la division suite à la blessure du GD Duhoux. Or il n'a jamais commandé en chef ni même assuré des fonctions d'état-major. Toujours battu et toujours soutenu, il finira par demander son renvoi à l'issue de sa défaite à Doué.

6 Au vu de la multitude de noms présents dans les sources, la liste des officiers est détaillée de manière à donner quelques repères au lecteur qui voudrait aller plus loin.

7 Guy de Donnissan est un ancien maréchal de camp de 57 ans. Il sera un temps identifié comme gouverneur général de la Vendée insurgée pour le Roi. Il soldera sur ses fonds propres tout ou partie des compagnies suisses, françaises et allemandes. Aide de camp : chevalier de Mondion

8 Le chevalier de la Bigotière ne rejoindra l'armée qu'après Saumur. Il est célèbre pour avoir perdu un bras à la bataille du bois du Moulin-aux-chèvres (3 juillet 1793) mais surtout pour avoir commandé lors de la virée de Galerne, le « bataillon des éclaireurs » ou « Bande noire » (à cause du brassard de crêpe noire porté sur le bras gauche) formé de républicains déserteurs, réputés pour leur violence.

9 Commandant de la cavalerie de la division de Bressuire (Lescure).

10 Dominique Piron de la Varenne qui commandera à sa suite ne rejoindra la division qu'après la bataille de Saumur.

11 Coron, Le May, Chemillé, Trémentine et St Georges des Gandes.

12 Charles Beaumont d'Autichamp, ne rejoindra la division qu'au lendemain de la bataille de Saumur (10 juin 1793). Il est connu pour avoir commandé les compagnies bretonnes de la division.

13 Frère de l'autre de Fleuriot, mortellement blessé lors de l'attaque de Nantes fin juin.

- Bonchamps, sur ses propres ressources, a selon toute vraisemblance soldé un corps de troupe permanent et pourrait les avoir dotés d'uniformes[14].
- Fait particulier, la division dispose de sa propre unité d'artillerie. Cela s'explique en partie par le fait que pour se défendre des attaques menées via la Loire[15], Bonchamps avait positionné des pièces d'artillerie (notamment à St Florent le Vieil et Champtoceaux), développant ainsi la compétence.
- Des volontaires royalistes de la rive droite de la Loire sont venir grossir les rangs de la division, ce sont les fameuses compagnies bretonnes[16] constituant un autre corps permanent et discipliné[17] dont la force a été estimée à 3-4000h.

Chefs-lieux : St Florent le Vieil, Mauges sur Loire, Chalonnes sur Loire.
Effectifs : environ 5000 h. Une partie reste en position sur les bords de Loire[18].

4ème division dite « de Maulévrier »
Commandant : Stofflet.
Seconds : non identifiés.
Aides de camp : Charles de Lichtenheim.
Autres officiers : François Grelier de Concise, Georges Moreau, Toutan.
Unités remarquables :
- Chasseurs de Stofflet / Langevin.

Chefs-lieux : Maulevrier.
Effectifs : environ 2000 h.

5ème division dite « de Cholet »
Commandant : d'Elbée (absent, blessé).
Second : Pierre du Houx de Hauterive.
Aides de camp : *non identifiés.*
Autres officiers : Jean-Baptiste de Dommaigné, Pierre Gouffier de Boisy, Louis François de Villeneuve du Cazeau, Jean-Baptiste Cesbon d'Argonne (place de Cholet).
Unités remarquables :
- L'armée dispose d'une « réserve » de troupes permanentes soldées constituée à partir de déserteurs républicains ou de réfractaires à la levée en masse. Il s'agit de trois compagnies d'infanterie suisse, allemande ou française, selon l'origine des soldats. Des trois compagnies, seuls les Suisses disposent de la discipline suffisante pour manœuvrer et combattre en ordre serré. Début juin, ces unités sont plutôt à l'état embryonnaire et représentent une force d'au plus 200 h[19].

Chefs-lieux : Beaupréau, Cholet.
Effectifs : environ 8000 h.

6ème division dite « d'Argenton »
Commandant : Jaudonnet de Laugrenière.
Seconds : *non identifiés.*
Aides de camp : *non identifiés.*
Autres officiers : Nicolas Renou, Gorry, Hay.
Unités remarquables : *non identifiées.*
Chefs-lieux : Argenton, Nueil les Aubiers.
Effectifs : environ 1000 h. Une partie seulement rejoint l'armée, l'autre reste face à Thouars et est engagée à la Fougereuse.

Cavalerie
Commandant : Jean-Louis de Dommaigné.
Seconds : Henri Forestier, René-Pierre Forest.
Autres officiers[20] : Pierre-Marie Piet de Beaurepaire, Louis de Pange.
Organisation :
- Constituée à partir des cavaliers des différentes divisions territoriales, elle n'est pas structurée en corps définis. Elle se subdivise en fonction des besoins.
- Parmi la masse des cavaliers, il y a les corps permanents[21], soldés par les divers généraux. Il n'y a nulle trace que ces compagnies fussent rassemblées pour manœuvrer en formation. À noter également, l'existence d'un corps permanent de cavalerie appelé des « Vengeurs de la Couronne » (deux compagnies d'une vingtaine d'hommes) constitué à partir de déserteurs républicains.
  Effectifs : environ 1000 h.

Artillerie
Commandant : Marigny.
Seconds : Chambona de Perrault, Camille Carrefourt de la Pelouze[22].
Autres officiers : Charles de Vieil de la Marsonnière, Jacques O'Daly.
Organisation : Structure permanente réparties en deux ou trois divisions (i.e. batteries) de 4 à 6 pièces.
Effectifs : une quinzaine de pièces de tous calibres[23].

[14] D'autres corps soldés furent probablement équipés d'uniformes (Armée du Centre, anciens de la Légion germanique). Pour ce qui est de l'armée de Bonchamps, il semblerait que les fantassins aient adopté une tenue grise tandis que les artilleurs, une rouge. À noter également, que les vestes vertes étaient celles des garde-chasses et que leur emploi fût généralisé pour certains corps permanents est également probable.
[15] Une flottille de canonnières républicaine est postée en différents points et menace les activités vendéennes. Cela pourrait faire l'objet d'un prochain article.
[16] Parfois appelées compagnies bretonnes et angevines. Ces compagnies ont accueilli nombre de futurs chefs de la chouannerie (Cadoudal, Mercier, Scépeaux, Jean Châtelain dit « Tranquille », René Palierne de la Haudussais, etc.).
[17] Les compagnies bretonnes sont sous le commandement de Louis Gabriel Le Maignan de L'Ecorce. Permanentes, elles pouvaient tenir garnison et donc s'entraîner. Même si l'on s'efforçât à leur apprendre à manœuvrer en ordre serré, il y a toutefois doute qu'elles pussent combattre ainsi.
[18] Seule une partie de la division prit part à la campagne. Le reste gardait les bords de Loire (Chetou à Champtoceaux, Oger à Chalonnes, Cady sur le Layon) – Mémoires de Louis Monnier.
[19] Il existe un état nominatif des compagnies suisse (72 h) et allemande (81 h) datant de mi-juin (garnison de Saumur). Cet état intègre l'incorporation de soldats en cours de campagne.
[20] Louis de la Guérivière ne rejoindra l'armée qu'après la bataille de Saumur.
[21] Nombre d'entre eux adoptèrent un uniforme vert.
[22] Ancien officier d'artillerie, il assurera le rôle de commandant la garnison de Saumur après la victoire. Aucun rôle opérationnel dans les événements.
[23] Il est intéressant de noter le faible nombre de pièces en usage au regard de toutes celles capturées (de l'ordre de 130 à l'issue de la campagne). La principale limitation semble être le nombre de canonniers mais également la quantité de poudre disponible. Toutefois nombre de ces pièces sont

Cependant, les corps de manœuvre s'organisent différemment :

- Cathelineau : divisions des Mauges, de Cholet et de Beaupréau (environ 10000 h).
- Fleuriot : division des bords de Loire (5000 h, 5 pièces).
- Lescure : divisions de Bressuire et d'Argenton (4000 h).
- La Rochejaquelein : division de Chatillon (3000 h).
- Stofflet : division de Maulevrier (2000 h).
- Dommaigné : corps de cavalerie (1000 h).
- Marigny : réserve d'artillerie.

de vieilles pièces (parfois sans affut) ou des pièces de forteresse peu mobiles. La répartition en calibre n'est pas connue. La plus grosse pièce semble être « La Marie-Jeanne », une couleuvrine de 12 datant de Richelieu *« C'était une pièce de cuivre, assez mauvaise mais dont les vibrations se distinguaient par un son particulier que les paysans distinguaient de loin. Ils en avaient fait une espèce de palladium »* (mémoires de Bejarry).

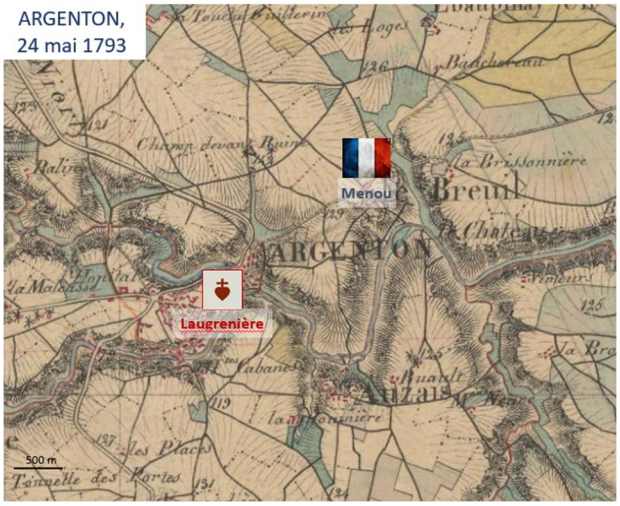
Premiers combats

Argenton, le 24 mai

Les Vendéens ont quitté Thouars le 11 mai. Les Républicains, qui ont perdu la garnison qui s'y trouvait (environ 4000 h, pour partie prisonniers, pour partie dispersés), et qui ne disposent que de peu de réserves disponibles, doivent patienter jusqu'à ce que les renforts attendus arrivent pour redéployer des forces (35ème division de gendarmerie, garnison de Chinon) et espérer pouvoir reprendre la ville.

Ce ne sera possible que fin mai. Probablement par précaution et en vue d'amoindrir les capacités adverses, un raid contre Argenton (à 20 km à l'ouest de Thouars) a lieu le 24 mai. Il s'agit de détruire les magasins présents dans la capitale de la « division » d'Argenton, principale menace.

Partie de Montreuil-Bellay (à 30 km) le 23, la colonne, dirigée le GB Menou, se présente devant la ville. Les Vendéens s'avancent en direction de la position tenue conjointement par les dragons du 19ème régiment et ceux de la Légion germanique. Ces derniers paniquent et fuient entrainant ceux du 19ème alors que Menou et les hussards manœuvrent pour tourner l'adversaire et sont repoussés. Les gendarmes couvrent les mouvements de cavalerie, l'attaque est éventée et la colonne retraite.



Quelques prises et l'arrestation de neuf dragons pour lâcheté soldent une opération qui ne génère pas les dégâts escomptés. Toutefois, alors que la colonne du GB Salomon part le 27 au matin de Montreuil-Bellay pour reprendre Thouars, les Vendéens de cette division n'interviendront pas.

Forces en présence :

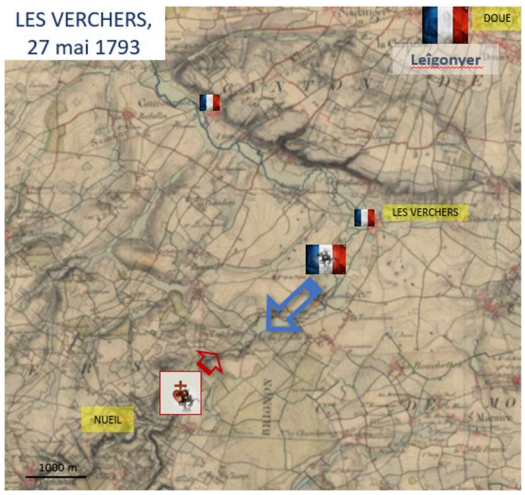
- Vendéens (Laugrenière) :
  - Infanterie et cavalerie 1200 h[24]
- Républicains (GD Menou) :
  - 8ème hussards 100 h
  - 19ème dragons et piconniers Légion germanique 100 h
  - 35ème division de gendarmerie 200 h

Sources : rapport de Leigonyer au ministre Bouchotte, le 24 mai.

Les Verchers, le 27 mai

Une colonne vendéenne s'empare de Nueil à environ 5 km au sud-ouest du hameau des Verchers, avant-poste républicain en amont sur le Layon. Ce mouvement est probablement celui d'une avant-garde et préfigure une attaque de la position républicaine.

Le mouvement n'étant pas passé inaperçu, les Républicains réagissent vite et envoient une force contre-attaquer. La cavalerie républicaine charge son homologue et la repousse. Les Vendéens se retirent avant que l'infanterie républicaine ne puissent s'engager à son tour.



[24] Estimation Menou.

Combat anecdotique, il permet toutefois au futur GB Beffroy de se distinguer mais aussi de recevoir une sérieuse blessure au ventre qui lui interdira tout commandement opérationnel avant septembre[25].

Forces en présence :

- ❖ Vendéens (non identifié) :
  - Infanterie 800 h
  - Cavalerie 200 h

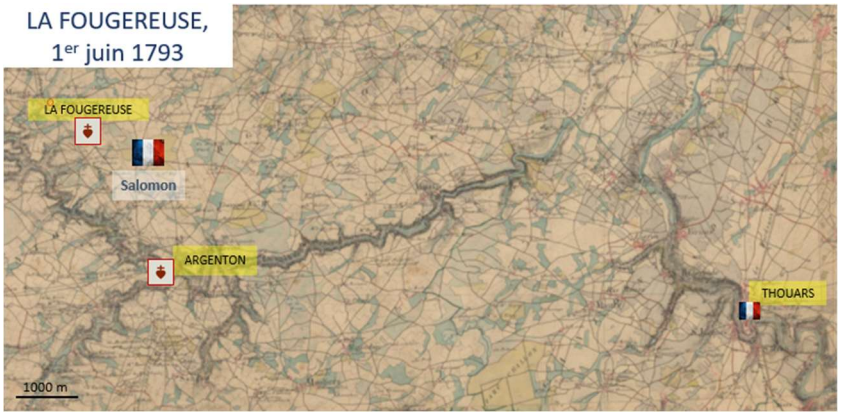
- ❖ Républicains (CdB Beffroy) :
  - 8ème hussard 100 h
  - Cuirassiers légers 60 h
  - Infanterie[26] (détachement) *non communiqué.*

Sources : rapport de Leigonyer au ministre Bouchotte, le 28 mai.

La Fougereuse, le 1er juin

Salomon, après avoir repris possession de Thouars le 28 mai et avoir engagé des travaux de consolidation des défenses de la ville, lance au matin du 1er juin une expédition qui n'a probablement d'autre but que de s'emparer du QG de la « division » d'Argenton et de capturer son chef Laugrenière[27]. Le château[28] est situé à 6 km au nord d'Argenton-le-château.

Salomon dirige l'expédition partie de Thouars au petit matin. Le mouvement ne passe pas inaperçu et la rencontre a lieu à 2 km du château, probablement au sud-ouest. Les Vendéens engagent la colonne, laquelle envoie son infanterie les « débusquer ». La cavalerie charge alors et les fait dérouter, l'épée dans les reins. Légions de Rosenthal et germanique semblent s'être distinguées.



Les Républicains mettent ensuite à sac la résidence et l'incendient. Ils s'emparèrent de subsistances et de quelques correspondances, prirent et libérèrent quelques prisonniers. Mais Laugrenière n'est pas là, il est Cholet avec les autres chefs vendéens pour préparer l'offensive. Après ce fait d'armes, la colonne se retire de crainte qu'un plus fort parti alerté ne lui tombe dessus.

Forces en présence :

- ❖ Vendéens (Hay) :
  - Infanterie uniquement 600 h[29]

- ❖ Républicains (GD Menou) : entre 1200 et 1300 h issus de :
  - Légion de Rosenthal (infanterie et cavalerie).
  - 35ème division de gendarmerie.
  - piconniers de la légion germanique (le lt-colonel Hebert est blessé de 2 balles).
  - d'un bataillon de volontaire et/ou de compagnies franches.

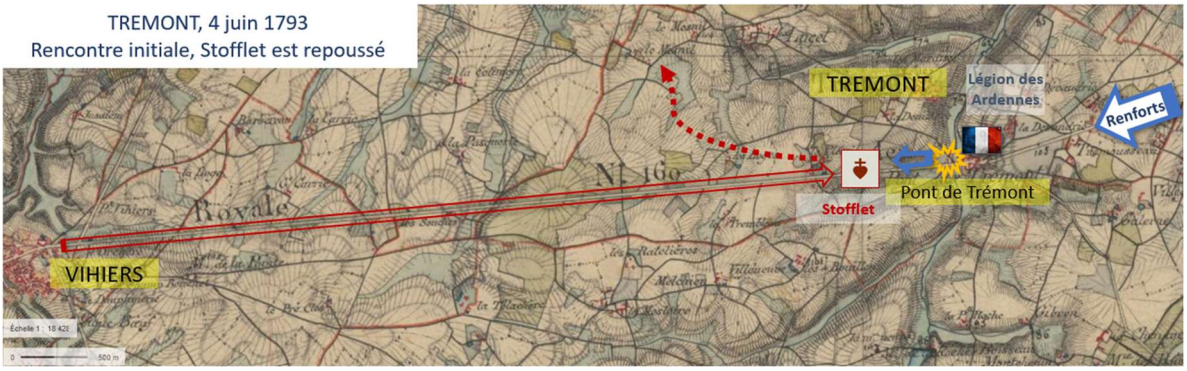
Sources :

- ◊ *Rapport de Salomon au général Duhoux le 2 juin.*
- ◊ *Rapport de Momoro et Damesme au comité exécutif provisoire du 5 juin.*
- ◊ *Bournisseaux, Histoire des guerres de Vendée et des Chouans, tome 1.*

Trémont, le 4 juin

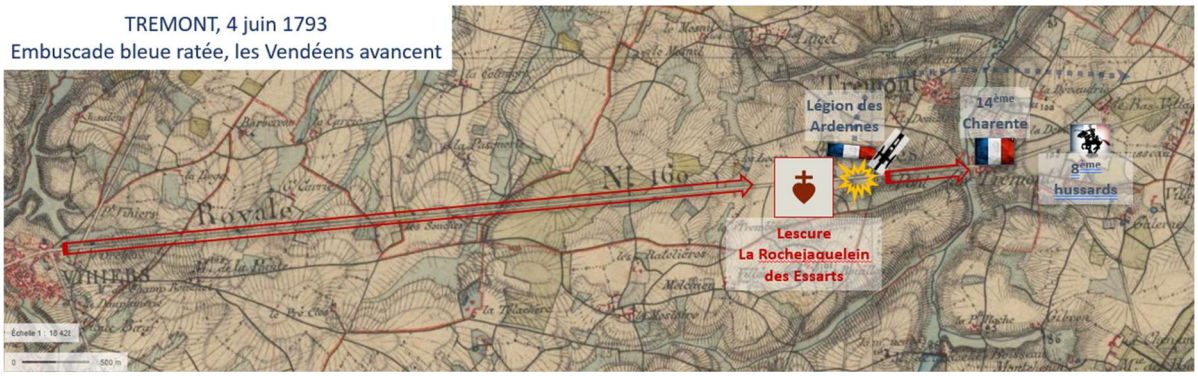
Trémont est situé sur la route qui de Saumur à Cholet passe par Doué et Vihiers, à 15km de Doué et 7 de Vihiers. Alors que le village surplombe la route, en contrebas, un petit pont de pierre assure le franchissement d'un simple ruisseau bordé d'arbres. C'est en appui de cette position assurant le contrôle de la route qu'est installé l'avant-poste de la division de Saumur dès fin mai[30].

[25] Il commandera à la réserve à Tours et supervisera notamment la création du 11ème hussard.
[26] Probablement issu de la même Légion germanique, ne put arriver à temps.
[27] Dominique Alexandre Jaudonnet de Laugrenière (1745-1794) est un ancien capitaine de dragons.
[28] Sur la commune de St Maurice-la-Fougereuse. C'est un château résidentiel, hormis quelques murs, il n'est pas fortifié. Il est à 25 km environ de Thouars. Il sera reconstruit au XIXème siècle sous le nom de la Goujonnerie.
[29] Estimation de Salomon.
[30] Le 31 mai, une patrouille envoyée en éclaireurs à Montilliers à 6km au nord-ouest de Trémont avait repoussé, à la nuit tombée, un poste vendéen qui s'y était établi.



Stofflet, part le matin du 4 juin de Cholet en éclaireur. Il attaque Trémont vers 9 heures et parvient à repousser la force qui lui fait face (la Légion des Ardennes, stationnée en « aval » du pont). L'alerte côté républicain est donnée et des renforts sont dirigés sur les lieux. Ils obligent Stofflet à fuir aux alentours de 14 heures[31]. Face à la menace, les forces prennent une position défensive et se tiennent en embuscade[32].

Les premières troupes de l'armée vendéenne s'emparent de Vihiers et continuent leur progression sur la route. Lescure, la Rochejaquelein et des Essarts sont à leur tête. Les pièces de la Légion germanique se démasquent et fort alors feu à mitraille sur la tête de colonne. Sans grand effet cependant. L'effet de surprise passé, les Vendéens passent à l'attaque tentant d'envelopper la position des Républicains. Ceux-ci finissent par lâcher prise et doivent retraiter sous couvert des hussards, abandonnant les deux pièces sur place.



La poursuite s'engage alors jusqu'au soir. Vers 19 h, Leigonyer et Menou retrouvent à mi-chemin de Doué les troupes en retraite, rallient quelques hussards qui fuient, stabilisent l'avancée vendéenne et engagent le repli jusqu'à leurs positions sur le Layon.

Dans leur rapport au Comité du Salut Public du 7 juin, les représentants du peuple évoquent l'affaire de la manière suivante : *« Nous avons éprouvé, mardi soir, une espèce d'échec occasionné par la trop grande ardeur de nos postes avancés qui ont attaqué l'ennemi sans ordre, et par la confusion qui en est résulté. Le mal eut été peu considérable si au milieu du désordre on n'eut pas à laisser prendre à l'ennemi deux pièces de canon. Nous avons perdu quelques hommes, plusieurs ont été blessés et on nous a fait des prisonniers, mais la perte de l'ennemi a été infiniment plus grande que la nôtre »*.

Concrètement, les pertes républicaines sont sensibles au regard des effectifs engagés (40 morts et au moins 80 prisonniers, les blessés ne sont pas dénombrés mais il y en eut) tant au sein de la Légion des Ardennes[33] que du 14ème bataillon de la Charente, ce dernier ayant également perdu son commandant dans l'action.

Les pertes vendéennes seraient quant à elles, comme souvent inconnues mais certainement moindres *« nous ne perdîmes presque personne »*, dira Mme de la Rochejaquelein quelques années plus tard.

Forces en présence :

- Vendéens :
  - Éclaireurs[34] avec Stofflet — 70 h
  - Avant-garde de l'armée — environ 3000 h
- Républicains :
  - Légion des Ardennes — 200 h[35]
  - XIV/Charente — une partie des 650 h[36]
  - Artillerie de la Légion germanique — 2 pièces de 4 £[37]
  - 8ème hussards — 200 h

[31] Il partira vers le Nord-Ouest. Ce faisant, il n'informe pas le reste de l'armée de la position adverse.
[32] Le bataillon de volontaires s'établit sur la hauteur surplombant la route, soutenu par l'artillerie, la cavalerie probablement en retrait sur la route.
[33] Plus de 200 h à leur arrivée en Vendée, il n'en reste que 80 trois semaines plus tard. Perdus pour l'essentiel à Trémont.
[34] Ce corps de troupe se déplace à cheval et combat à pied, tels les dragons de l'ancien régime.
[35] Arrivée une semaine plus tôt à l'armée.
[36] Également connu sous le nom de 14ème bataillon des réserves (ou de Soisson). Formé le 17 septembre 1792, il fut envoyé à l'Armée du Nord et fut intégrée à la garnison de Dunkerque avant d'être dirigé dans l'Ouest. Arrivé à Doué le 1er juin au matin avec un effectif d'environ 500 h (rapport de Leigonyer au ministre Bouchotte du 1er juin), le corps a été complété illico par des volontaires récemment levés (et mal équipés).
[37] S'il peut paraître étonnant que le 14ème bataillon de la Charente, qui dispose d'une compagnie d'artillerie (qui sera prise à Doué) ne l'ait pas prise avec lui, cela est probablement dû au fait qu'envoyé précipitamment en renfort de la Légion des Ardennes, il l'a laissée derrière lui. C'est l'artillerie légère de la Légion germanique, plus mobile (car à cheval), qui fut dépêchée sur place. C'est Burac, chef de brigade commandant l'infanterie de la Légion germanique, qui commande et mène cette colonne de renfort.

Sources :
- ◊ *Rapport de Momoro et Damesme au comité exécutif provisoire du 5 juin.*
- ◊ *Mémoires de Mme de Bonchamps.*
- ◊ *Mémoires de Mme de la Rochejaquelein.*
- ◊ *La Légion germanique, A. Chuquet.*

Aubigné et Martigné-Briand, le 6 juin

Situées sur la route qui mène de Vihiers à Brissac, (manque quelque chose) furent l'objet d'un combat d'escarmouche pour lequel les troupes républicaines eurent le dessus. Au vu de la faiblesse des sources, difficile d'avoir plus d'éléments circonstanciels. Probablement y eut-il un effet de surprise de la part des Républicains.

Forces en présence :
- ❖ Vendéens :
  - ▪ Infanterie 600 h[38]
- ❖ Républicains :
  - ▪ 8ème hussard 100 h[39]

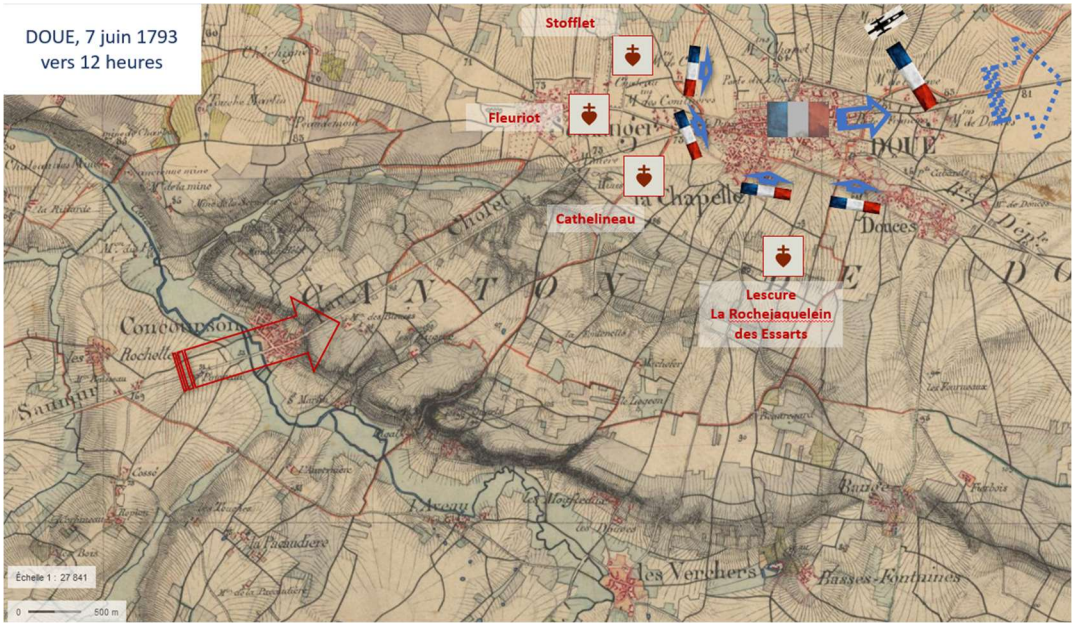
Sources : rapport Leigonyer du 8 juin 1793

[38] Répartis sur les deux villages. Probablement issus d'un rassemblement local. Aucune mention de cavalerie.
[39] Les sources ne précisent pas l'origine du détachement. Est retenu comme appartenant au 8ème hussards, car étant l'unité de cavalerie la plus proche.

Doué, le 7 juin

Doué est le poste avancé de l'aile droite des l'Armée des côtes de la Rochelle, base de la division Leigonyer. Située sur un promontoire au pied duquel s'écoule le Layon, la ville offre une position défensive intéressante. Au matin de ce vendredi-là, alors que l'armée vendéenne s'apprête à attaquer, le temps est plus que maussade, une pluie soutenue (battante diront certains) s'est installée, et cela ne sera pas sans conséquence sur l'intensité des combats.

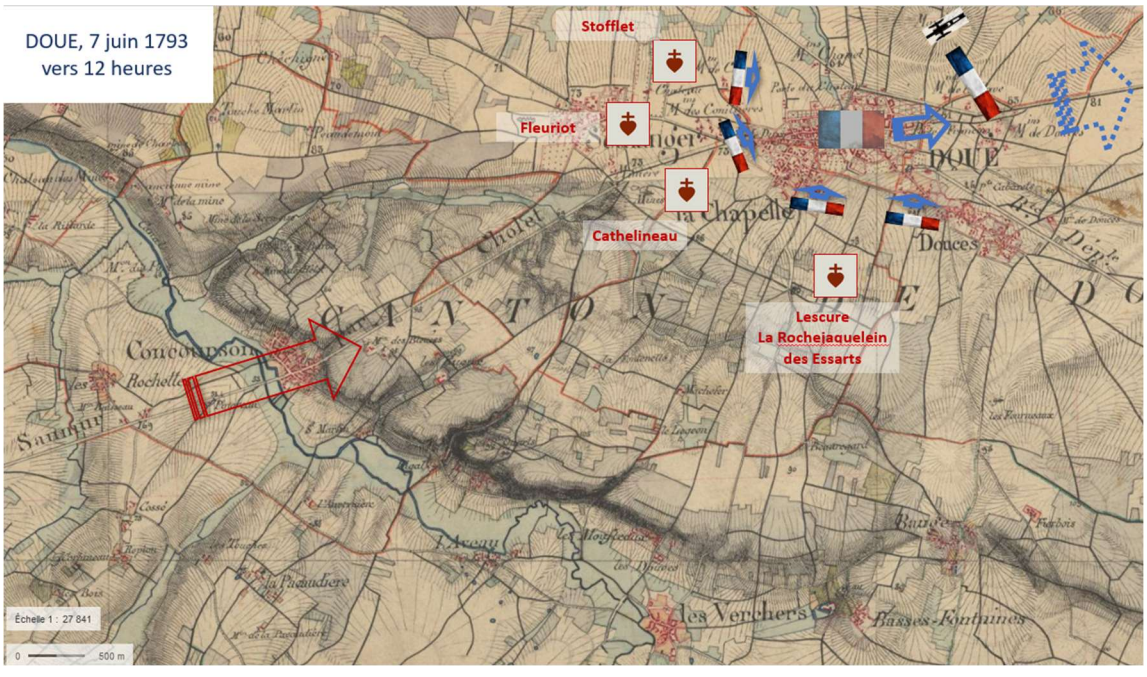
Vers 10 heures, l'armée vendéenne qui progresse le long de la route se présente dans la plaine à l'ouest du Layon, face à la position républicaine, avec en tête, la division des Mauges. Cathelineau arrivé le premier s'établit au centre face à Concourson. Fleuriot[40] se positionne à sa gauche.



Les Vendéens attaquent de part et d'autre du village et à l'aide de poutres et de planches traversent la rivière. Sous le feu de l'artillerie vendéenne, menacée de chaque côté, l'artillerie qui défendait le seul pont du secteur sur le Layon est finalement repoussée par une charge de cavalerie vendéenne. Les forces républicaines se replient alors sur les hauteurs de Concourson et l'armée vendéenne se déploie sur la rive droite du Layon.

Leigonyer perçoit pleinement la menace et ordonne le repli général sur la position défensive préparée en arrière de Doué où elles doivent se reformer en bataille[41].

C'est ainsi qu'au centre, s'apprêtant à attaquer les Républicains sur le côteau, les Vendéens de Cathelineau et Fleuriot voient avec surprise leur ennemi se retirer. Arrive alors à la gauche vendéenne, la division de Maulévrier avec Stofflet, mettant davantage sous pression la droite républicaine. L'armée vendéenne engage la poursuite et des combats de retardement, sans grands effets, tant au centre qu'à la droite républicaine. En effet, les bataillons du 14ème de la Charente, du 3ème de Paris, du 4ème de la formation d'Orléans et du 12ème de la République assurent la ligne de défense et résistent tant bien que mal à la poussée adverse.



[40] Remplace Bonchamps blessé à la bataille Fontenay.
[41] À plus de 6 km en arrière tout de même.

Cependant, la retraite dégénère en déroute à l'approche de Doué. Il semble, en effet, qu'apercevant la ligne de défense arrière, des unités en retraite la prirent pour ennemie (du fait de la mauvaise visibilité) et se mirent à se débander aux cris de trahison (notamment le bataillon de Paris dont c'était le baptême du feu).

C'est à peu près à ce moment-là, qu'entre en ligne la division du Poitou, engageant la gauche républicaine[42].

À 13 heures, les Vendéens s'emparent de Doué.

La suite est simple, le « sauve qui peut » général entraîna la division jusqu'au camp retranché de Bournan en avant de Saumur, à 3 lieues de là. Leigonyer tenta vainement de rallier des hussards et cuirassiers[43] pour stopper la poursuite vendéenne. Menou, alerté, se précipite sur les lieux et réussit à rallier quelques troupes, notamment l'artillerie à cheval dont les trois salves réussirent à stopper la poursuite vendéenne.

La déroute de Doué eut comme conséquence directe un immense désordre[44] dans la division de Leigonyer, quelques pertes dont une bonne partie du train et des munitions, mais surtout une perte de confiance dans son commandant[45].

Cependant, le mauvais temps et le manque d'officiers supérieurs pour contenir des troupes peu aguerries sont des causes qui masquent en partie le manque de clairvoyance du commandement[46]. Si les pertes républicaines furent de l'ordre de 400 h d'après Leigonyer (dont une part importante de prisonniers dans la poursuite), les pertes vendéennes sont quant à elles vraisemblablement inférieures.

Forces en présence :

- Vendéens
  - Division des Mauges (Cathelineau) : environ 3000 h dont
    - Artillerie (6 pièces de 4 £ ou équivalent[47]).
    - Cavalerie (de l'ordre de 400 h avec Dommaigné).
  - Division des Mauges (Fleuriot) : environ 3000 h.
  - Division de Maulévrier (Stofflet) : environ 2000 h.
  - Division de Bressuire (Lescure et la Rochejaquelein) : environ 4000 h.

- Républicains : Général de division Leigonyer

Concourson (et avant-poste des Rochettes)

XIV/Charente	600 h, 2 pièces de 4 £
III/Paris seconde formation	750 h
8ème hussards	50 h

St Georges

VIII/Somme	600 h, 1 pièce de 4 £
8ème hussard	50 h

Soulangé

IV/Formation d'Orléans	600 h
XXXI/Réserve (2 cies)	200 h

Verchers

XII/Paris première formation	250 h
I&II/Chasseurs Légion germanique	300 h
I/Arquebusiers Légion germanique	100 h
Compagnie franche des Pyrénées	85 h
I&II/Légion des Ardennes	100 h
Cuirassiers légers (2 escadrons)	60 h
8ème hussards (1 escadron)	100 h

En arrière de Doué

II/Formation d'Orléans	500 h
IV bis/Maine et Loire[48]	400 h
XIII/2ème RA	45 h, 4 pièces de 8 £

Commentaire 1 : Combien possédait de pièces la division de Doué ? La question est difficile comme souvent et la réponse incertaine. Cependant si l'on se fie au compte-rendu du conseil supérieur d'administration de l'armée vendéenne, ce sont 5 pièces qui ont été prises. Est-ce plausible ?
Les 4 pièces du 2ème RA ont été sauvées et seront utilisées pour stopper la poursuite vendéenne.
Comme on l'a évoqué précédemment, les 2 pièces de la Légion germanique ont été prises à Trémont.
Leigonyer dans son rapport ne reconnait que la perte d'une pièce « crevée » (probablement appartenant au 14ème de la Charente).
Par ailleurs, les bataillons de la formation d'Orléans nouvellement formés ne disposent pas de compagnie d'artillerie. La compagnie d'artillerie du 12ème de la République est à Nantes avec l'autre moitié du bataillon. Les bataillons parisiens arrivent sans canons (ce sera un sujet de forte contestation d'ailleurs). Restent donc que le 14ème de la Charente et le 8ème de la Somme. Dans la mesure où la division perdra toutes ses pièces légères à l'issue de la bataille, leur nombre exact est d'importance modérée. Nous supposerons donc qu'il y en avait 5.

[42] C'est probablement au cours de cet épisode que les arquebusiers de la Légion germanique furent sérieusement décimés.
[43] Au point, selon ses dires, de se retrouver seul à l'arrière-garde.
[44] En abandonnant ses cantonnements à l'adversaire, la division de Doué perd quasiment tous ses moyens en la matière (tentes, cantines, etc.). Si l'Armée des côtes de la Rochelle était sur le pied de guerre et organisée, ces moyens auraient pu être remplacés rapidement. Mais ce n'est pas le cas. Et comme la météo est peu clémente, c'est une dégradation supplémentaire du moral de ces troupes vaincues. Sans doute faut-il y voir une conséquence du faible niveau d'engagement de cette division lors de la bataille de Saumur.
[45] Leigonyer sera destitué le lendemain sans conséquence pour lui (il rejoindra l'Armée des Pyrénées occidentales dont il commandera la cavalerie) et sera remplacé par Coustard, nouvellement arrivé.
[46] Troupes quasiment surprises dans leurs cantonnements, dispersion des cantonnements rendant difficile le soutien des troupes entre elles, position de repli très éloignée, unités « novices » dispersées. Pour rappel, Leigonyer est un général de cavalerie (et peu habitué à commander en chef).
[47] Un rapport de Leigonyer du 31 mai cite, d'après le récit d'anciens prisonniers libérés de passage à Cholet, la présence ce même jour d'un corps de la division des Mauges de 4000h avec 5 canons (1 pièce de 8 £, 2 de 4 £, 1 couleuvrine de 2 £, une pièce bâtarde de 2 £ et 10 à 12 pierriers) et 2 fourgons de munitions. Trop précis pour être faux § Même si à cette date, l'armée vendéenne disposait de nombreux canons de capture (avec un nombre certain de pièces de forteresse hors d'âge), il est peu probable que l'artillerie des Mauges se soit considérablement renforcée car, au-delà des pièces, il faut le train correspondant.
[48] Dit bataillon de St Georges

Commentaire 2 : Leigonyer se plaint que ses bataillons ne disposent pas de fusils en nombre suffisant. « J'observe que ces bataillons, ceux de Paris exceptés, sont dépourvus d'armes, les uns aux trois-quarts, les autres de la moitié ». Sans prendre ces chiffres au pied de la lettre, il y a toute fois une réalité matérielle s'expliquant en partie par l'incorporation récente dans nombre de bataillons (2ème et 4ème d'Orléans, 14ème de la Charente, 8ème de la Somme, 12ème de la République) d'hommes des réquisitions récentes et faiblement armés. À noter qu'à cette période, le manque de fusils est chronique au point qu'il faut en toute hâte monter des ateliers de réparation et faire appel au ministre pour en trouver (l'arsenal de Dunkerque en fournira quelques-uns).

Commentaire 3 : Si la division de Doué avait pu se mettre en ligne de bataille sur la position défensive souhaitée, la suite des opérations en eût été radicalement changée. En effet, ce que nous montrent les combats ultérieurs, c'est qu'en rase campagne, l'armée républicaine a un fort avantage. Le rapport des forces engagées jusqu'alors aurait probablement obligé les Vendéens à temporiser le temps d'être renforcés par le reste de l'armée. Ce laps de temps aurait peut-être même permis à la colonne de Thouars de joindre ses forces…

Sources :

- ◊ *Rapport Leigonyer le 8 juin 1793 à Bournan au soir, au bivouac.*
- ◊ *Lettre de Leigonyer aux représentants du peuple le 8 juin 1793.*
- ◊ *La vie de Jacques Cathelineau, premier généralissime des armées catholique et royales de Vendée.*
- ◊ *Mémoires de Mme de la Rochejaquelein.*
- ◊ *La Légion germanique, A. Chuquet.*

Montreuil-Bellay, le 8 juin

Alors que l'armée vendéenne se rassemble à Doué au soir de sa victoire et s'apprête à reprendre sa marche sur Saumur, sachant que les forces de Thouars seraient susceptibles de les attaquer à revers, il est jugé préférable de s'assurer de la ville de Montreuil-Bellay pour couvrir le risque. Ainsi, c'est la division des Mauges (Fleuriot) qui est envoyée prendre position dans la ville et barrer la route à d'éventuels renforts. Elle y arrive le 8 juin dans l'après-midi.



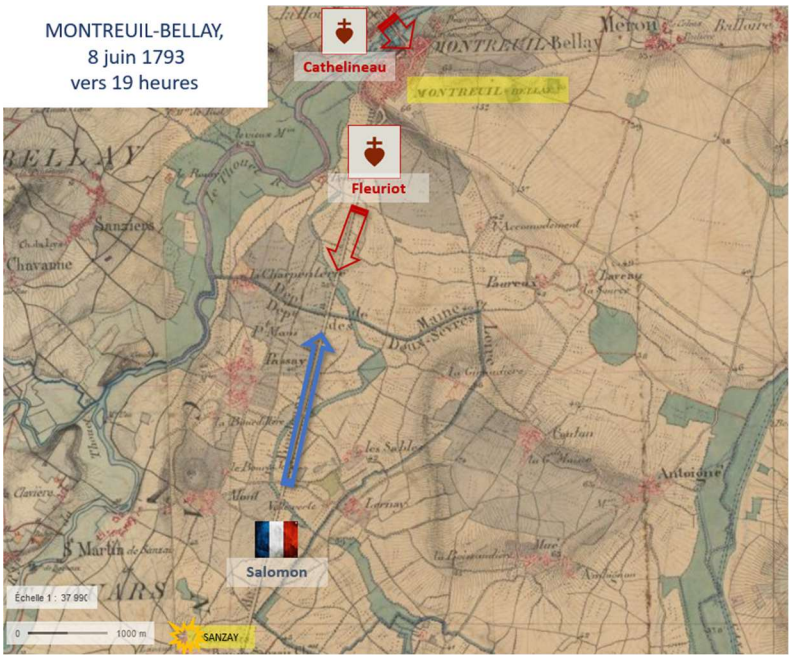
Le château de Montreuil-Bellay au bord du Thouet. En arrière plan, le pont principal d'accès à la ville. Vue en direction du Nord.

Ancienne cité médiévale fortifiée, Montreuil-Bellay est égale à une ville close[49], en surplomb du Thouet sur sa rive droite, qui contrôle le seul pont du secteur. Le Thouet, quant à lui, est une rivière majeure dont les abords sont le plus souvent marécageux, le rendant difficilement franchissable par une armée en dehors des ouvrages prévus à cet effet. Il constitue une frontière naturelle à l'insurrection vendéenne qui ne s'étendra guère à l'Est de cette rivière. Montreuil-Bellay est donc un carrefour stratégique sur l'axe Saumur-Thouars

Salomon reçoit l'ordre de joindre l'armée à Saumur ce même jour à 2 heures de l'après-midi et ne part que sur les 4 heures. Renseigné par deux habitants, Salomon dirige vers St Martin de Sanzay un parti de cavalerie[50] qui repousse l'avant-poste des Vendéens. Alertés, ces derniers sortent de la ville et se déploient en avant pour barrer la route à la colonne républicaine. Il est entre 7 et 8 heures du soir et le combat s'engage.

« À une demi-lieue de Montreuil, la brune tombait, … nous entendîmes une attaque de la part des Brigands, et un feu terrible. Aucun coup de canon ni de fusil ne venait de dessus les hauteurs où était Montreuil, ils venaient tous du bas de la montagne » (Rossignol). En effet l'armée vendéenne, informée du mouvement républicain, s'est déployée derrière la Losse. Elle engage le feu dès l'arrivée des premiers éclaireurs, obligeant l'avant-garde[51] à se replier avec pertes.

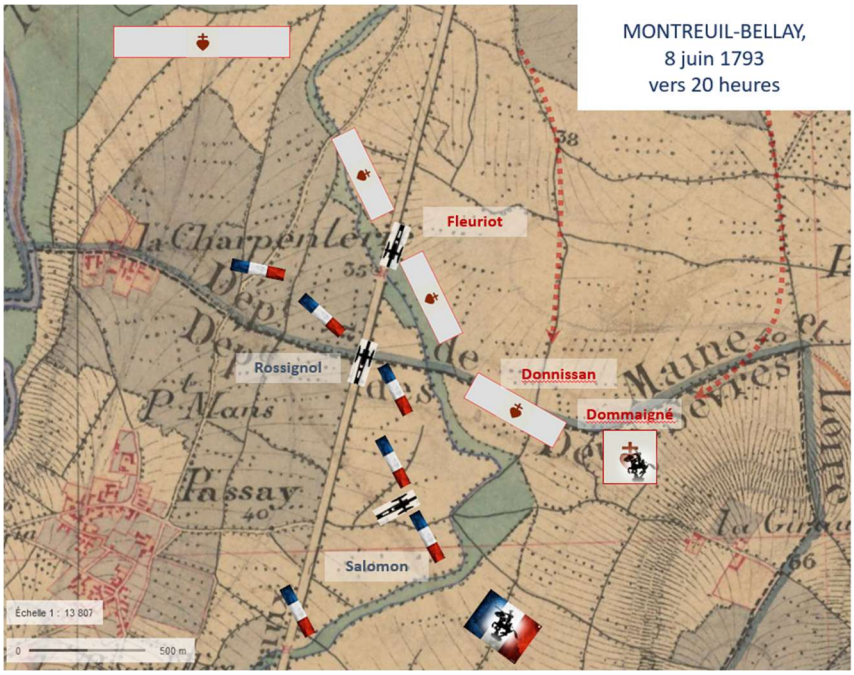
Les Républicains se déploient alors en ligne de bataille : « La colonne avait avec elle six pièces de 4 £ je les fis placer deux sur le grand chemin, deux sur la droite, les deux autres sur la gauche. J'envoyai sur-le-champ un officier de ma gendarmerie dire au général de se retirer, ce qu'il fit. Je fis déployer aussitôt deux bataillons à qui j'ordonnai le feu de file, ma gendarmerie sur la droite, aussitôt les batteries donnèrent » (Rossignol).



L'échange de feu malgré l'obscurité semble intense des deux côtés et la progression républicaine se heurte à la résistance des hommes de Fleuriot. Les Républicains tentent alors de contourner leur adversaire par la droite. En vain car arrive vers 20 heures 30, une colonne de renfort vendéenne qui se déploie en face : « *Le général (Salomon) vint à moi et me dit, mon ami, on nous a trahi, je suis déshonoré, il pleurait. Je lui dis, rassurez-vous*

[49] La ville est entièrement ceinte de remparts du 13ème siècle.
[50] Environ 25 hommes de la Légion de la Fraternité (ex-Légion germanique) commandés par le capitaine Laurent (piconniers).
[51] Composée de dragons et d'une compagnie franche dite « des Capucins » (Cne Fournier) d'après Breton. Impossible de rapprocher le titre de cette compagnie d'un nom officiel. Choix est fait de ne pas rajouter de nouvelle compagnie pour autant, cette compagnie pouvant être tirée d'un bataillon de la colonne.

il y une grande plaine sur la droite voyez si, avec votre cavalerie, il y a moyen de se faire passage. Il y fût mais il vint me dire que l'ennemi nous tournait de ce côté. Je fis conduire deux pièces de canon avec ordre de ne charger qu'à mitraille. Ces deux pièces leur tuèrent beaucoup de cavalerie. Elle était placée derrière un ravin où l'on la distinguait très bien (Rossignol) ».



Le combat se prolonge sans qu'un avantage se dessine et les munitions viennent à se tarir : « *Le feu de nos pièces avait un quart d'heure cessé pour le manque de gargousses à boulet. Je fis charger toutes nos pièces à mitraille, et leur fis faire une décharge à coups portants que l'on les voyait tomber par peloton mais le malheur voulut qu'une de nos pièces fut démontée d'un coup de boulet* » (Rossignol).

Vers minuit, la retraite est finalement ordonnée par les Républicains : « *Le général ordonna la retraite, et me dit de la protéger le mieux qu'il me serait possible. Je fis battre mes canonniers à la prolonge ; ce furent eux qui empêchèrent de fondre sur nous. Ils (les Vendéens) nous poursuivirent pendant une bonne demi-lieue. Près d'un bois fort épais (probablement le Bois de Sanzay), je fis faire un superbe feu par ma gendarmerie qui les empêcha d'avancer. Les voituriers et les charretiers qui étaient du pays avaient coupé tous les traits des chevaux, et s'étaient sauvés laissant sur le grand chemin toutes les voitures chargées* » (Rossignol).

La colonne fait mouvement vers Niort (via Thouars, atteint par l'arrière-garde à 4 heures du matin) mais au hasard de la nuit, emprunte deux chemins différents, accentuant davantage la dispersion des hommes et des matériels. Comme à Doué, ce qui devait être un simple repli devient une franche débandade[52]. Une partie rejoindra Tours tandis que l'autre atteindra Niort, ne rejoignant que tardivement le reste de la division.

Restant maître de Montreuil, l'armée vendéenne a sécurisé ses arrières et peut pleinement poursuivre sa progression vers Saumur. Quant à la colonne de Salomon, elle n'a pas réussi à passer et se retrouve dans un immense désordre, inopérante pour plusieurs semaines. La victoire vendéenne est majeure.

Le bilan est comme souvent difficile à établir tant les exagérations peuvent être grandes. Cependant les Républicains accusent la perte d'environ 200 hommes (tant tués que blessés) et de 400 fuyards, 2 canons d'infanterie et un caisson de munitions démontés par le feu adverse, de multiples chariots abandonnés [53] et de précieux chevaux d'artillerie.

Les pertes humaines vendéennes furent à minima tout aussi importantes, si ce n'est plus[54]. À noter des pertes du fait de tirs amis liés à l'obscurité : *« L'Armée d'Anjou placée sur la gauche les poursuivit sur la grande route. La division de Chatillon, trompée par l'obscurité, croit que les Bleus reviennent à la charge, elle fait de la droite deux décharges très meurtrières »* (Bournisseaux).

Forces en présence :

- Vendéens
  - Division de Chatillon (Ville Baugé[55]) : 3000 h
  - Colonne de renfort vendéenne : Donnissan
  - Cavalerie (Dommaigné, Forestier) : 800 h

- Républicains : Général de brigade Salomon

  Colonne principale : Adjudant général provisoire Rossignol
  - Chasseurs nationaux de la Nièvre (1 cie) 80 h
  - Compagnie franche du Loir et Cher (1 cie) 120 h
  - Chasseurs de la Légion de Rosenthal (1 cie) 70 h
  - 35ème division de gendarmerie (6 cies) 500 h, 2 pièces de 4 £
  - V/Formation d'Orléans 480 h
  - XV/Formation d'Orléans 500 h
  - V/Calvados 600 h, 2 pièces de 4 £

[52] Comme c'est souvent le cas avec des troupes non aguerries et/ou mal encadrées (cadre de bataillon et officiers généraux).
[53] Ne pas oublier qu'à cette époque, les trains des équipage sont sous-traités à des compagnies civiles spécialisées. Aussi quand les conducteurs dans le repli coupent les traits de leurs chevaux pour se sauver, il ne faut pas s'étonner. L'abandon de ces chariots laisse la colonne dans le dénuement, expliquant en partie, son incapacité à combattre à nouveau.
[54] Les avis de militaires républicains présents les estiment à 1200 h, les habitants de Bellay à 2000 (dont deux chefs) et les mémorialistes vendéens à 20 ! Des renseignements font état de 18 chariots de morts prélevés sur le champ de bataille.
[55] La Rochejaquelein est absent (parti reconnaître les défenses de Saumur)

- Piconniers de la légion germanique (1 esc.) 80 h
- Légion de Rosenthal à cheval (1 esc.) 70 h
- 19ème dragons (1 esc.) 100 h
- Canonniers de la garde nationale 50 h, 2 pièces de 4 £

En arrière et non engagés
Garnisons de Thouars et de Loudun : Adj. général Rey
- I/Garde nationale d'Indre et Loire (Chinon) 800 h, 2 pièces de 4 £
- II/Garde nationale d'Indre et Loire (Chinon) 800 h, 2 pièces de 4 £
- Gendarmerie départementale 20 h

Sources :

- ◊ *Lettre du citoyen Breton, affecté par Ronsin auprès du général Salomon, du 17 juin 1793.*
- ◊ *Mémoires de Poirier de Beauvais.*
- ◊ *Études documentaires sur la révolution, la Vendée patriote 1793-1800, Chassin, tome 2.*
- ◊ *« La vie véritable du citoyen Jean Rossignol, vainqueur de la Bastille et général en chef des armées de la République dans la guerre de Vendée : 1759-1802 », 1896 rééditée en 2011.*
- ◊ *Extrait des lettres des commandants des armées catholiques et royales, écrites de Doué et Montreuil, les 8 et 9 juin 1793.*
- ◊ *La vie de Cathelineau.*

Saumur, le 9 juin

Préambule : relater les événements de la bataille de Saumur n'est pas un exercice simple tant les sources sont nombreuses (importance de l'événement oblige) mais surtout contradictoires. La présente version est établie à partir de faits considérés comme « sûrs »[56] et en privilégiant le récit des témoins directs.

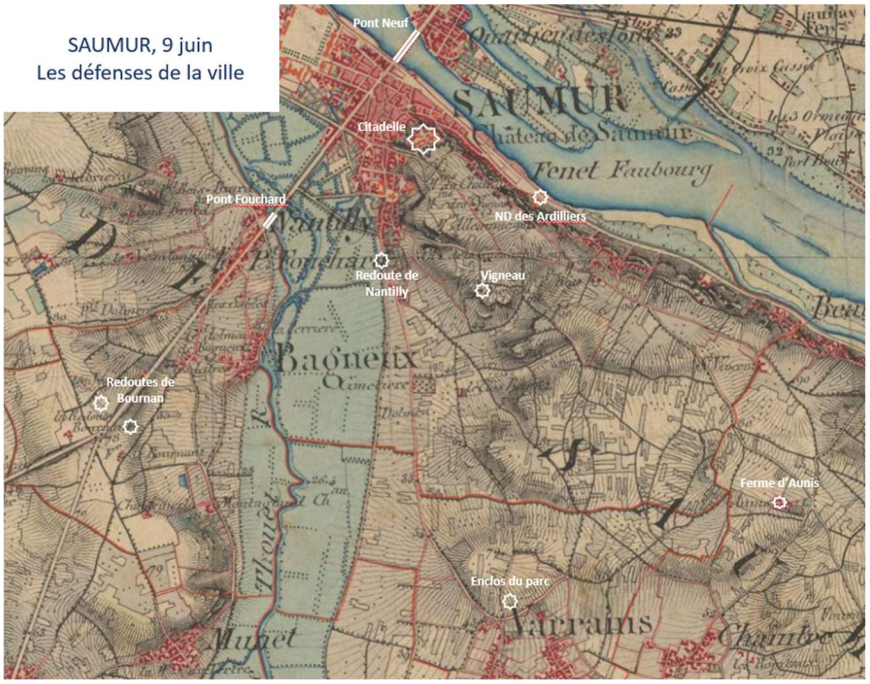


Saumur depuis les bords de Loire en direction de l'Ouest. À gauche, Notre Dame des Ardilliers, les moulins, le château, le Fenet, centre ville et le pont Neuf sur la Loire.

Saumur est un des grands centres opérationnels des Républicains dans la lutte contre l'insurrection vendéenne (avec Niort, Nantes et les Sables d'Olonne). La ville ne disposait que fort peu de protections pour se défendre, hormis la citadelle[57]. C'est donc à la hâte que le capitaine du génie Dabadie de Bernet s'est efforcé d'améliorer la situation. Pour ce faire, il s'est employé à :

- construire deux grandes redoutes[58] sur les hauteurs de Bournan, de part et d'autre de la voie royale qui va de Saumur à Cholet,
- réquisitionner à Varrains, l'enclos du Parc[59] pour contrôler l'accès par le Thouet,
- développer une deuxième ligne de défense dans les faubourgs de la ville : à Nantilly, une redoute[60] est établie, un projet de fossé est en cours[61] entre les bords du Thouet jusqu'aux hauteurs du Vigneau[62], et une batterie est déployée à proximité de Notre Dame des Ardilliers[63].

Les fortifications de Bournan constituent indubitablement le point fort des défenses de Saumur, elles ont permis d'arrêter la poursuite vendéenne au soir du 7 juin après la déroute de Doué.



[56] À savoir : la défense de Berthier, les combats de cavaleries sur la route de Varrains, la prise de la redoute de Nantilly par La Rochejaquelein, l'attaque du Pont Fouchard depuis la ville.

[57] Le beau château médiéval (il est représenté dans le calendrier des « Très riches heures du Duc de Berry », mois de septembre), celui des vendanges) a été transformé en citadelle dès 1646 avant d'être utilisé comme prison depuis 1745. Le manque d'entretien et l'état d'abandon limitent d'autant l'utilité militaire de la place.

[58] Chaque redoute, de forme pentagonale de 35 à 40 mètres de côté, est entourée d'un fossé large de 4 à 5 mètres et profond d'autant. Un parapet consolidé par de grosses pierres est constitué par la terre retirée. Ainsi, chaque redoute pouvait accueillir jusqu'à 500 hommes. En avant de ces redoutes, les murs de pierre sont abattus (et réutilisés) pour dégager des champs de tir.

[59] Il s'agit d'une vaste propriété boisée, ceinte de hauts murs, au Nord-Ouest du bourg. S'étalant à flanc de côteaux en forme d'éperon, elle domine en partie le bourg mais surtout la route de Varrains et le chemin de Chaintre. Le dispositif défensif semble s'être étendu jusqu'à la ferme d'Aunis (appelée de nos jours prieuré) établie à mi-chemin entre Varrains et la Loire, formant le point d'appui pour couvrir le flanc Est. Aucun travail défensif ne semble avoir été entrepris sur ce dernier site.

[60] Située en avant des dernières maisons du faubourg, au carrefour des routes de Varrains et de Chaintre, elle contrôle l'accès à la ville. Il s'agit à priori d'un ouvrage défensif de dimensions modestes.

[61] Les travaux ne furent jamais achevés. La ligne aurait dû se prolonger jusqu'aux derniers moulins du château (une dizaine de moulins s'alignait le long de la falaise jusqu'à la citadelle).

[62] Le Vigneau est un monticule sur lequel sont implantés deux moulins. Il contrôle la route dite « Gorge du Loup » qui va de Nantilly jusqu'au plateau en amont de la citadelle. La position semble avoir fait l'objet de travaux défensifs menés par les habitants mais probablement inachevés au moment de la bataille.

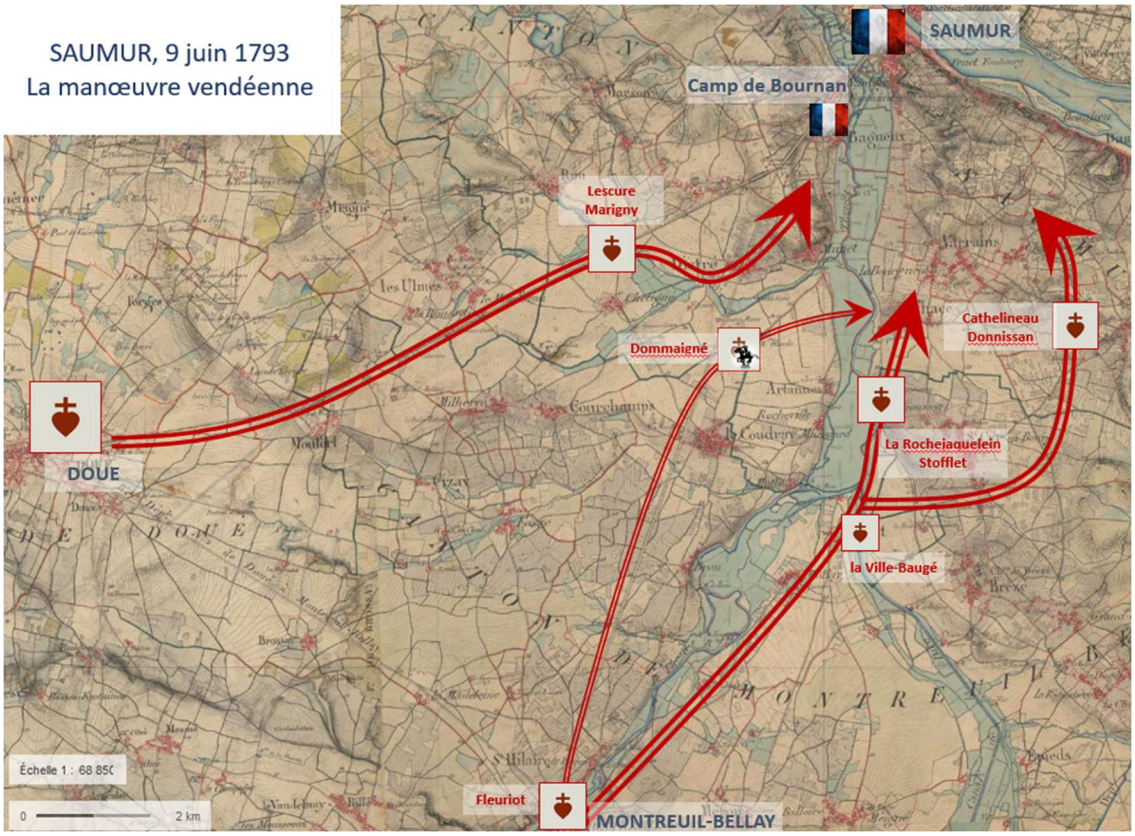
[63] Chapelle principale d'un complexe religieux d'importance, anciennement régi par l'ordre des Oratoriens. Les murs de l'enceinte ont été aménagés à des fins militaires. La position de l'établissement est forte puisque contrôlant l'espace entre les falaises et la Loire. Encore faut-il le défendre…

Il est à noter que le Thouet constitue également un élément défensif important car difficile à franchir et régulièrement bordé de zones marécageuses, notamment à son embouchure. C'est son franchissement qui va dicter la stratégie vendéenne. En effet, transférer la majorité de l'armée vendéenne sur la rive droite de la rivière nécessite le contrôle d'un pont. Ceux-ci sont en nombre limité : les ponts de Brézé et de St Just à proximité de Montreuil-Bellay, ou les ponts Fouchard et de St Florent en aval, à proximité de Saumur. Ces derniers étant sous contrôle républicain, les Vendéens n'ont que deux choix : forcer la position de Bournan ou attaquer Saumur par le Sud-Est et percer les lignes de défense. Bien renseignés[64], les Vendéens privilégient la seconde option.

Il faut également noter l'existence d'un gué à Chacé au Sud-Ouest de Varrains. Non gardé et non surveillé, il sera pleinement utilisé par l'armée vendéenne. Autres points à noter :

- en ce dimanche 9 juin 1793, le temps est couvert et est à la pluie,
- qui plus est la majorité des voies empruntées sont des chemins creux ou des rues étroites,
- Saumur est à flanc de coteau dont les pentes sont relativement raides.

Le plan vendéen pour attaquer Saumur consiste à envoyer la plus grande partie de l'armée sur la rive droite du Thouet pour submerger des défenses très lacunaires tandis que le reste progressera sur l'autre rive en vue du camp de Bournan pour fixer un maximum de troupes. La division de la Loire reste à Montreuil-Bellay et couvre les arrières de l'armée.

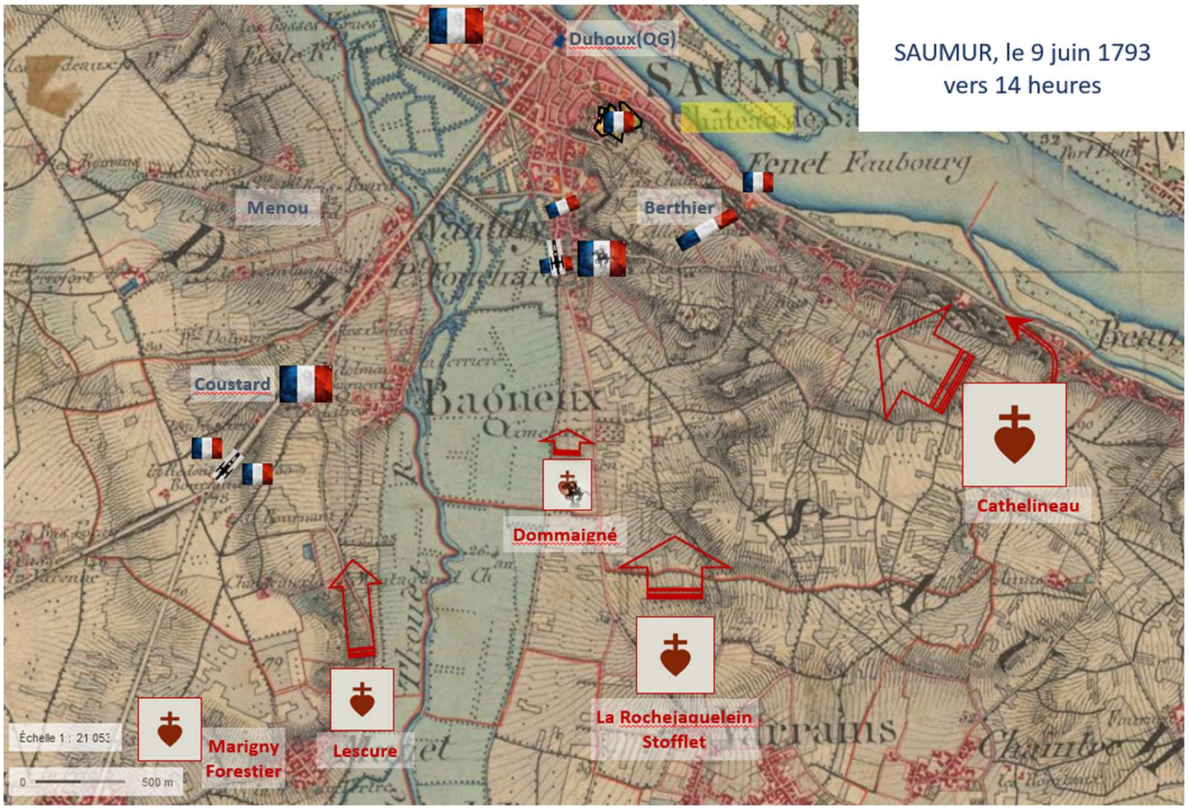


Le pont de St Just-sur-Dive (ainsi que probablement celui de Brézé) a été sécurisé sans difficulté par La Ville Baugé au soir du combat de Montreuil-Bellay par un groupe d'environ 600 hommes. La forte colonne de droite dirigée par Cathelineau est la première à franchir le pont à Brezé, elle a le plus long chemin à parcourir (Brezé, Champigny, Ferme d'Aunis pour le corps principal et Dampierre pour le détachement en charge des bords de Loire). Elle sera suivie de la colonne du centre avec La Rochejaquelein et Stofflet qui doit la couvrir et progresser par Varrains.

Pendant ce temps, Dommaigné avec la cavalerie progresse le long de la rive gauche du Thouet et ouvre le chemin pour la colonne commandée par Lescure et Marigny. À la hauteur de Chacé, elle se sépare en deux corps : une partie avec Dommaigné traverse le gué et sécurise le mouvement de la colonne du centre dont elle assure l'avant-garde, et l'autre, avec Forestier, reste sur la rive gauche et couvre les mouvements de la colonne de Lescure.

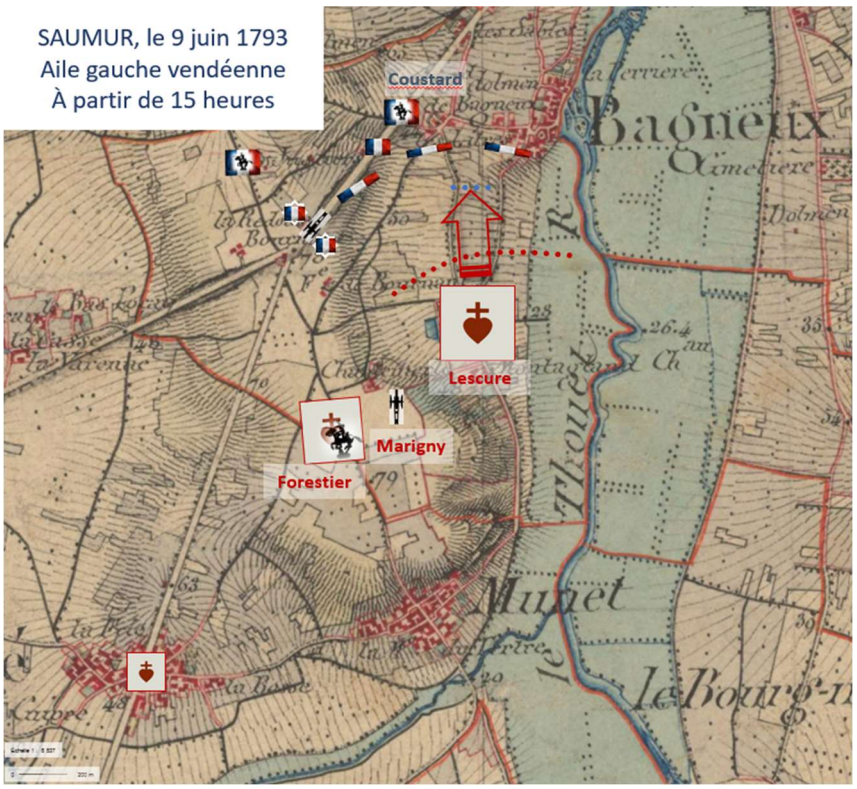
Chose étonnante, ces mouvements passeront pour l'essentiel totalement inaperçus des Républicains. C'est lorsque les piquets républicains (Varrains et Ferme d'Aunis) sont attaqués que l'alerte peut être donnée. Il est environ 12 heures lorsque Duhoux sonne le branle-bas. L'effet de surprise est total. Le rassemblement des troupes dont une partie s'est égaillée dans les cabarets de la ville s'avère long, tant et si bien que toutes les unités n'ont pas encore pris leurs positions lorsque l'épaisse ligne de tirailleurs vendéens commence à apparaître descendant les collines. Il est environ 14 heures.

[64] Plusieurs reconnaissances ont été menées pour sonder les défenses républicaines, au vu et su des Républicains, sans que ces derniers réagissent. L'indigence est telle que La Rochejaquelein déguisé en paysan observera les défenses le 8 juin et dînera en ville le soir même (famille Leroux de Nesde, dont un fils, grenadier dans la garde nationale, fut tué le lendemain).



Berthier est dépêché sur les moulins, les bataillons devant couvrir son flanc droit étant encore en arrière, c'est la cavalerie de la Légion germanique qui se positionne au centre. Il progresse jusqu'au dernier moulin du château où il prend position. Le 12ème bataillon de la République vient prendre position dans la redoute de Nantilly.

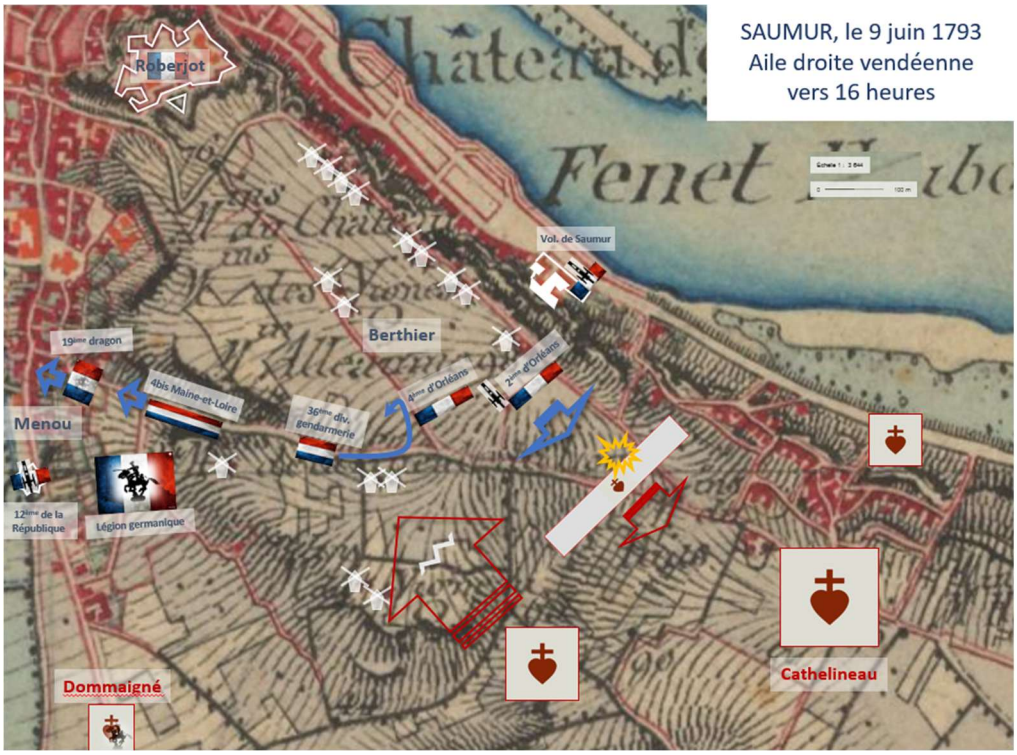
Il est environ 15 heures lorsque retentissent les premiers coups de canon sur les positions de Bournan. Effet, Lescure est passé à l'attaque avec l'appui des canons de Marigny.



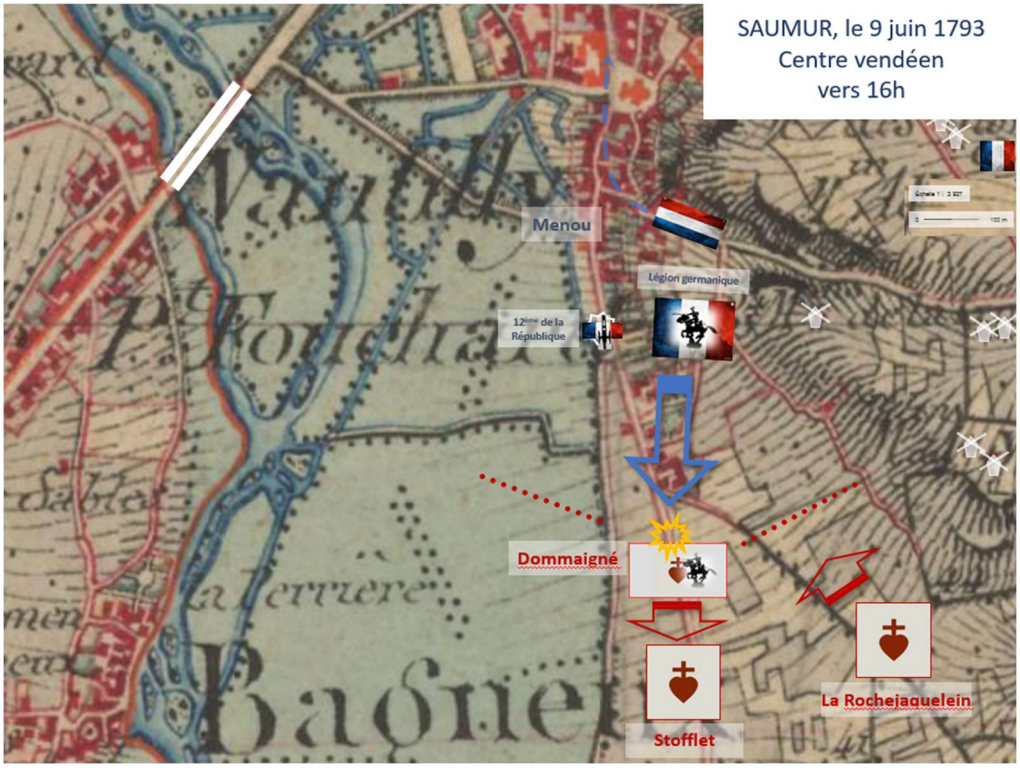
Il s'engage en direction du village de Bagneux, contournant par là-même les redoutes. Il est assez rapidement blessé dans l'action par une balle qui lui traverse le bras. Le flottement qui s'en suit dans les rangs vendéens n'est que de courte durée avant qu'il ne reprenne le commandement des opérations. Le combat se prolonge sans que les Vendéens ne réussissent à s'emparer de Bagneux où des hauteurs[65].

65 D'après les mémoires de H. Forestier, ils auraient tout de même réussi à repousser deux bataillons des premières maisons du village… à moins que ce soit un repli volontaire de leur adversaire.

Vers 16 heures, la colonne menée par Cathelineau s'est déployée largement tant sur la droite qu'au centre.



Elle progresse en direction de la ville et engage les bataillons de Berthier qui lui font face. Ces derniers, appuyés par l'artillerie du château, les arrêtent par leur feu avant de les poursuivre « baïonnette dans les reins » sur 200 mètres environ[66], exposant dangereusement son flanc. En effet, les deux bataillons qui devaient couvrir ce flanc et tenir le centre, via le chemin de la gorge du loup, arrivent alors que les hauteurs du Vignaud commencent à être occupées par les Vendéens. La 36ème division de gendarmerie rejoint les autres bataillons sur le plateau tandis que le 4ème bis du Maine et Loire et les dragons du 19ème[67] sont obligés de reculer vers la ville.

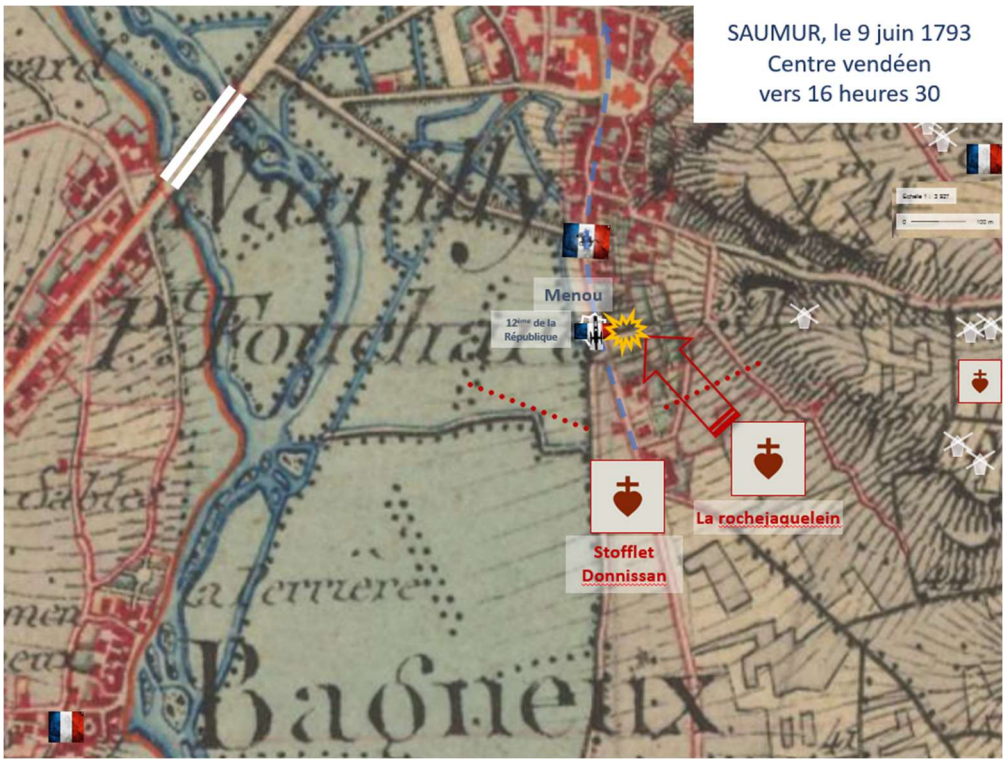


Pendant ce temps-là, Dommaigné débouche par le chemin de Varrains, appuyés par une ligne de tirailleurs. Au moment, où il allait céder[68] pour faire place à l'infanterie de La Rochejaquelein et de Stofflet qui suivait, il est chargé par la cavalerie de la Légion germanique, cuirassiers légers en tête.

[66] Dans l'action, Berthier a son cheval tué sous lui.
[67] Alors que Berthier leur demande de charger pour dégager le chemin, ces derniers refusent (pas étonnant au vu du contexte, la pente est raide et défiler sous le feu ennemi n'est pas une perspective réjouissante pour un baptême du feu).
[68] Probablement sous le feu de la redoute.

La situation est critique et, pour gagner du temps, Dommaigné fait face avec une partie de ses cavaliers et encaisse le choc. Il se fait tuer (en héros comme il se doit… et dans son bel uniforme d'officier de la garde du Roi !). Le combat qui a lieu dans un chemin creux bordé, est particulièrement dur[69]. Les cavaliers vendéens tournent bride et déroutent entrainant avec eux l'infanterie qui les suivait. Sans l'action particulièrement énergique[70] de Stofflet, la débâcle aurait été probable. Pris sous le feu des tirailleurs, qui pour passer l'armure visent au cou, les cuirassiers sont quant à eux, décimés. Poussés par l'infanterie ralliée[71], ils déroutent à leur tour entrainant le reste des cavaliers, d'autant que l'infanterie que mène la Rochejaquelein progresse rapidement en direction de la ville en menaçant leur flanc.

Bien que sous le feu de l'artillerie du château, La Rochejaquelein, la Ville Baugé et leurs hommes s'emparent de la redoute de Nantilly. En effet, ces derniers débordent la redoute par sa gauche laissée exsangue de soutien, lancent l'assaut[72] et l'emportent. Menou[73], la main fracassée par une balle dès le début des combats, est à nouveau blessé dans la fuite, son cheval se renversant sur lui.



La chute de la redoute ne laisse pas beaucoup d'options à Berthier[74] qui tenait toujours en échec la colonne Cathelineau ; il doit se replier en direction du pont Neuf sur la Loire. Deux issues possibles : par la citadelle et le centre-ville ou par le faubourg du Fenet le long de la Loire. Or, le bataillon de volontaires qui tenait la position de Notre Dame des Ardilliers s'enfuit[75], laissant la voie ouverte vers le centre-ville et le pont-neuf, seule possibilité de retraite de l'armée. Devant la menace, le 2ème bataillon de la formation d'Orléans du futur général Chabot est dépêché sur place pour ralentir la progression adverse dans les faubourgs du Fenet. Le reste se replie vers la citadelle[76].

Pendant ce temps-là, les Vendéens continuent leur progression, emportant avec eux les deux pièces de la redoute. Il est 20 heures lorsque la colonne menée par la Rochejaquelein s'enfonce dans les rues des faubourgs de la ville à la suite des troupes républicaines en retraite. Quant à celle de Stofflet, elle prend la direction du pont Fouchard afin d'empêcher tout retour offensif des forces républicaines positionnées sur les hauteurs de Bournan.

Coustard voyant la progression des Vendéens dans la ville va diriger contre ces derniers Burac et l'infanterie de la Légion de la Fraternité pour tenter de reprendre le terrain conquis par La Rochejaquelein et les siens. Ils n'y arriveront pas[77] et devront également chercher un repli.

---

[69] Chaillou, lieutenant-colonel des cuirassiers, est grièvement blessé, et Malanquin son remplaçant est tué d'un coup de sabre au visage et de deux coups de feu à la tête. Autre exemple de combativité : *« … Loiseau, cavalier de la brave paroisse de Trémantines en Anjou et qui vit encore, défendit Monsieur de Dommaigné tant qu'il put, tua trois hussards sur son corps, et, blessé d'un coup de sabre au bras, ne pouvant d'ailleurs résister seul à la cavalerie ennemie, se laissa tomber de cheval comme mort ; notre infanterie vint charger les hussards et les cuirassiers ; alors il se releva, prit une pique et marcha à la tête des fantassins... »* (Mme de La Rochejaquelein). À noter qu'il n'y eut pas de hussards dans ce combat mais plutôt des piconniers de la Légion germanique.

[70] En menaçant de casser la tête à tout fuyard.

[71] Aux troupes qu'avait rallié à lui Stofflet, vint s'ajouter le renfort de 600 hommes amenés par Donnissan. Il est possible que les Vendéens reçurent un appui feu de l'artillerie déployée de l'autre côté du Thouet mais comme il y a peu de sources qui relatent ce fait (Mémoires de Mme de la Rochejaquelein), cela reste une hypothèse.

[72] Légende ou vérité ? *« On dit que La Rochejaquelein voyant ses soldats hésiter à aborder la redoute, lança son chapeau à l'intérieur du retranchement : qui va me le chercher s'écriait-il, et il fit franchir le parapet à son cheval »* (Desmée de Chevigny).

[73] Il était rejoint par Santerre arrivé à Saumur, le midi même et dont c'était le baptême du feu. Funeste entrée en matière…et première fuite. Passé un temps pour mort, on fit de lui l'amusante épitaphe « Ci-gît, le général Santerre, qui de Mars, n'eut que la bière » (Annales de la République française, numéro 167, 16 juin 1793). Pour rappel, il était brasseur avant d'être général.

[74] Qui venait de perdre son deuxième cheval tué sous lui.

[75] Les 250 volontaires n'ont probablement aucune expérience du combat. Sans officier supérieur ni représentant de l'autorité, ils sont seuls, séparés des autres unités par une falaise : ils entendent tout et ne voient rien. Alors quand ils voient déferler sur eux une colonne de Vendéens par la route qu'ils sont sensés bloquer, mais également d'autres tirailleurs approchant depuis les hauteurs, ils cèdent à la panique et cela peut se comprendre.

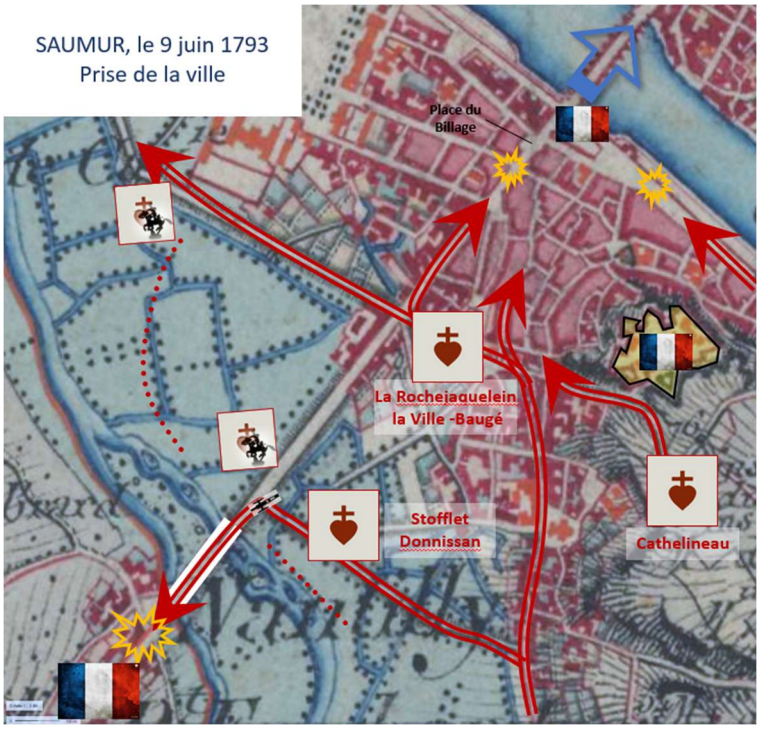
[76] Joly, futur général, du 4ème de la formation d'Orléans, contribuera à défendre la ville avant de se replier dans la citadelle dont il commande la garnison avec laquelle il se rendra le lendemain.

[77] D'après Chassin, Burac aurait fait battre la générale pendant un quart d'heure, sans être suivi par sa troupe. Possible.

Par la suite, il voit avec effroi, la masse des Vendéens s'approcher du pont Fouchard et menacer son flanc. Les redoutes de Bournan ne semblant pas menacées par l'aile gauche vendéenne, il prélève de son dispositif deux bataillons de Paris, la compagnie de canonniers de l'Université (deux pièces) et les 50 cuirassiers légers afin de les diriger vers la menace ennemie.

Malheureusement, le 5ème bataillon de Paris refuse de bouger[78] : on crie à la trahison ! On menace même la vie du général[79]. À force d'insister, ce dernier obtient leur coopération à condition que la cavalerie marchât devant eux.

Pendant ce temps, les Vendéens de Stofflet se sont dangereusement approchés : la cavalerie (200 hommes) a traversé le Thouet et deux pièces sont déployées[80] sur la chaussée de Saumur au pont. L'infanterie suit. Une avant-garde longe et traverse la rivière pour s'emparer de St Florent et ceindre la ville.



Coustard donne l'ordre à sa cavalerie d'enlever les pièces. Le capitaine Van Vessem qui la commande de dire : « où m'envoyez-vous ? ». Le général de lui répondre « à la mort, mais le salut de la République l'exige ! ». Les cuirassiers chargent, repoussent la cavalerie adverse vers St Florent et enlèvent les pièces. L'infanterie républicaine ne donne pas et l'artillerie se positionne. Harcelés par les tirs adverses et les cavaliers revenus combattre, les cuirassiers sont décimés à leur tour, ne devant leur salut qu'au soutien de l'artillerie. Coustard comprend qu'il ne peut plus rien et prépare sa retraite sur les redoutes de Bournan, il ne sera pas poursuivi.

Dans la ville, c'est le chaos et ce, très tôt dans la bataille. En effet, au reflux des troupes s'ajoute le mouvement des chariots qui s'est organisé dès les premiers temps de la bataille[81]. Dans la panique des premiers instants, un certain François agit et encloue trois canons parqués sur la place de la Bilange avant de se faire prendre[82].

Cependant, sous l'impulsion des représentants du peuple[83], l'armée essaie tant bien que mal de résister.

- Après avoir « décroché » du plateau des moulins, la partie des hommes de Berthier qui n'a pas rejoint la citadelle (2ème d'Orléans, 36ème de gendarmerie), est venu « boucher le trou » au niveau du quartier du Fenet pour ralentir la progression vendéenne le long de la Loire.
- L'arrivée en ville des troupes de la Rochejaquelein est une nouvelle vulnérabilité dans le dispositif défensif. Choudieu lance un escadron (50 hommes) de piconniers de la Légion de la Fraternité pour dégager la place. En vain, englués dans la masse des fuyards, ils prennent à leur tour le chemin du pont-Neuf.
- Dans la défense du pont, les trois compagnies du 2ème bataillon du 2ème de ligne (ex-Picardie) présentes à Saumur se défendirent avec « une énergie rare », à tel point que, pressés par les Vendéens qui leur demandaient de se rendre, ils refusèrent, préférant se jeter dans la Loire et pour une partie s'y noyer [84].

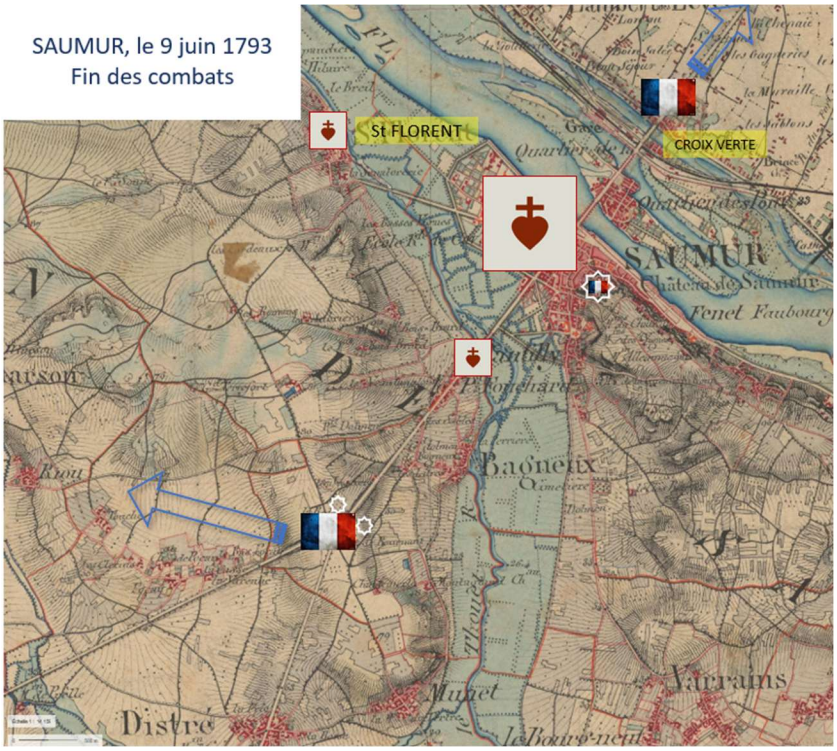
Le repli républicain s'arrête au lieu-dit « la Croix-verte » sur la rive droite de la Loire, où un ramassis d'hommes rassemblés par Bourbotte couvre la retraite ainsi que les derniers fuyards échappés de la ville. Exalté, il exhorte sa troupe : « Camarades, abandonnerons-nous nos couleurs nationales

[78] L'unité acquiert ainsi une bien mauvaise réputation, s'étant déjà fait connaître dès son arrivée par son refus de combattre sans ses canons. Pas de trace de sanctions, les circonstances et les commissaires parisiens tout puissants (Momoro & Co) aidant.
[79] Mercier du Rocher écrira qu'il fût placé à l'embouchure d'un canon. Pourquoi pas.
[80] de deux ou quatre pièces suivant les auteurs.
[81] À défaut de ne pas avoir évité la surprise, la menace du mouvement vendéen a été suffisamment comprise pour éviter une catastrophe en évacuant de l'autre côté de la Loire le plus de ressources possibles. Ainsi ce sont plusieurs dizaines (voire centaines) de voitures qui s'échappent de la nasse. Il faut se rappeler que le ministère de la guerre avait dirigé une grande quantité de munitions et vivres dans les semaines précédentes et que leur perte aurait eu un réel impact stratégique. C'est probablement la principale contribution de Duhoux d'Hauterive à cette journée.
[82] Jean-Jacques François, 54 ans et ancien secrétaire du marquis de Poyanne, lieutenant général des armées du Roi qui le pensionne, est également garde-magasin des poudres et commissaire d'artillerie de la ville de Saumur. On l'accusera également d'avoir « multiplié les cartouches sans balles dans les livraisons faites à l'Armée de Doué ». Bref son destin sera funeste (il sera tout de même jugé à Tours).
[83] On compte six représentants du peuple présents : 3 Montagnards (Bourbotte, Choudieu et Richard) et 3 Girondins (Chavaignac, Dandenac et Delaunay) et 3 commissaires exécutifs hébertistes (la Chevardière, Minier, Momoro). Difficile de ne pas imaginer une certaine tension entre eux, une semaine après la chute fatale des Girondins à Paris !
[84] Cette version est vraisemblablement un peu trop romanesque pour être vraie mais quel bel exemple que ces vétérans probablement venus instruire les jeunes levées, se sacrifiant pour la République !

à un ennemi qui n'est fort que de notre faiblesse ? Que les braves me suivent ! ». À peine eut-il avancé que les Vendéens firent feu à mitraille en retournant deux pièces abandonnées. Le cheval de Bourbotte s'écroule mort. Un jeune lieutenant de la Légion de la Fraternité, saute du sien et le donne au représentant mis à terre : « Citoyen, il vaut mieux qu'un soldat comme moi soit fait prisonnier qu'un représentant du peuple ». Bourbotte de lui répondre « Si tu marches à pied, j'y marcherai avec toi ! » et le lieutenant de sauter en croupe d'un capitaine de la même légion. Le lieutenant s'appelle Marceau[85] et le capitaine, Richer qui sera l'aide de camp du futur Maréchal Augereau.

Toutefois, les Vendéens n'iront pas plus loin de ce côté-là. La dernière action de la journée est due à la Rochejaquelein. Ce dernier se dirige alors dans la nuit vers les redoutes de Bournan avec l'objectif de les attaquer. Les troupes républicaines sont encore sur place, couvrant la retraite de la division de Coustard et ouvrent le feu, repoussant leurs assaillants. Dans l'action, la Rochejaquelein a l'imprudence de passer entre les deux redoutes et d'essuyer leurs tirs. Son cheval est tué, lui restant couché là en attendant le jour et le départ de ses adversaires.

Au soir de leur victoire, les Vendéens ne lancent aucune poursuite. Il faut dire que la journée fut longue et éreintante, mais également que la citadelle tient toujours et constitue une menace de chaque instant. Toutefois, elle finira par se rendre le lendemain, 10 juin à 11 heures[86].



En matière de bilan humain, les estimations sont comme chaque fois très variables. Mais au vu du nombre de blessés enregistrés dans les hôpitaux de Saumur, il est raisonnable d'estimer des pertes équivalentes pour chaque camp, de l'ordre de 500 tués et blessés.

Forces en présence :

- Vendéens
  - Division des Mauges (Cathelineau) : 3000 h.
  - Division de Maulévrier (Stofflet) : 2000 h.
  - Division de Cholet (Donnissan, La Rochejaquelein) : 8000 h[87].
  - Division du Bressuire (Lescure) : 6000 h.
  - Cavalerie (Dommaigné, Forestier) : 800 h.
  - Artillerie (Marigny) : environ 15 pièces de tous calibres[88].

- Républicains : Général de division Menou

Aile droite : Général de division Coustard

- Cie franche des Pyrénées 85 h
- I&II/Légion des Ardennes 100 h

[85] Le 5 mai 1793, les représentants Bourbotte et Tallien ainsi que les administrateurs d'Indre et Loire décidèrent d'épurer la Légion germanique d'une partie de ses cadres. Le lieutenant Marceau (bien qu'il eut été promu capitaine en avril, sa nomination n'était pas confirmée) fut arrêté à son tour le 8 mai et envoyé à Tours (pour avoir sans doute prononcé des paroles inappropriées en accusant Beffroy, le récent colonel de la nouvelle Légion de la Fraternité, d'avoir livré Stenay aux Autrichiens quelques mois plus tôt). Il fut rejoint par Augereau. Elargi le 29 mai (Augereau, le 12 juin), suite à son action héroïque, il fut protégé par Bourbotte. Déclaré comme ayant bien mérité de la Patrie lors de la séance de la Convention du 13 juin, il fut élevé au grade d'adjudant général chef de bataillon le 15 et envoyé avec un escadron du 11ème hussards à Luçon.

[86] Les versions varient selon les camps mais selon toute vraisemblance, la garnison ne disposait pas des ressources (subsistances et munitions) qui lui eût permis de tenir dans l'attente d'un hypothétique retour en force de l'armée. La capitulation se fit dans l'art de l'époque : les officiers gardèrent leur épée et les hommes déposèrent leurs fusils avant de pouvoir partir libres.

[87] Les récits vendéens se préoccupent plus de leurs héros que de l'organisation des troupes. Du coup, d'Elbée absent, il n'est pas fait état de la division de Cholet en tant que telle, bien qu'elle fût assurément présente. La Rochejaquelein et Donnissan étant à la tête de troupes, il leur est ici associé le commandement d'unités de cette division faute de meilleure preuve. Sur le potentiel de cette division, seule une partie fut réellement engagée, formant vraisemblablement la seconde ligne (les chemins empruntés ne permettent pas d'écouler simplement la masse de manœuvre pour l'aligner d'un bloc).

[88] La pluie, la vitesse de mouvement, les chemins traversés font que seule une part congrue fut effectivement déployée, sans doute à l'aile gauche face à Bagneux.

- XXXI/Réserve (2 cies) 200 h
- XIV/Charente 550 h
- VIII/Somme 600 h
- III/Paris seconde formation 500 h
- V/Paris seconde formation « l'Unité » 750 h
- VI/Paris seconde formation « du Luxembourg » 750 h
- Cuirassiers légers (2 escadrons) 60 h
- 8ème hussards (2 escadrons) 200 h
- XIII/2ème RA 45 h, 4 pièces de 8 £
- Canonniers garde nationale (redoutes) 50 h, 2 pièces de 4 £

Centre : Général de brigade Santerre

- II/2ème de ligne (3 cies) 150 h
- I&II/Chasseurs de la Légion germanique 300 h
- XII/Paris de première formation 250 h
- IV bis/Maine et Loire 400 h
- Cuirassiers légers (2 escadrons) 65 h
- Piconniers (3esc.) 190 h
- 19ème dragons (1 esc.) 80 h
- Garde nationale de Saumur (ND des Ardilliers) 250 h, 2 pièces de 4 £
- Canonniers garde nationale (redoute Nantilly) 50 h, 2 pièces de 8 £

Citadelle : Adjudant général Roberjot[89]

- Volontaires de Loches 150 h
- Grenadiers garde nationale Saumur et Montreuil 150 h
- Canonniers garde nationale (citadelle) 40 h, 9 pièces

Gauche : Adjudant général Berthier

- 36ème division de gendarmerie (2 cies) 200h
- II/Formation d'Orléans 500h
- IV/Formation d'Orléans 600h
- Canonniers garde nationale 50h, 2 pièces de 4

Autres unités présentes et non engagées[90]) : environ 1000 h

Sources

- ◊ *Rapport de Roberjot, commandant la place de Saumur, au général Biron, le 14 juin 1793.*
- ◊ *Lettre de M. Cailleau, maire de Saumur, aux administrateurs du département de Mayenne et Loire, le 14 juin 1793.*
- ◊ *Récit de la bataille de Saumur par les curés de St Martin de la place.*
- ◊ *Mémoires de Henri Forestier par la comtesse d'Oyenhausen (intitulées sobrement Guerre de la Vendée, campagne de 1793, 1805).*
- ◊ *Mémoires de Renée Bordereau dite Langevin.*
- ◊ *Mémoires de Pierre Devaud.*
- ◊ *Histoire de Saumur pendant la révolution française, Desmée de Chavigny.*

Les jours suivants

Coustard et sa division réussirent à s'échapper du piège. Poussant les avant-postes vendéens, ils réussirent à rejoindre les ponts de Cé le lendemain en longeant les bords de Loire.

Les troupes qui avaient réussi à traverser la Loire se dirigèrent pour le plus gros par Bourgeuil jusqu'à Tours tandis que d'autres prirent la direction d'Angers[91] comme la Légion de la Fraternité[92].

La prise de Saumur fait peser une lourde menace sur la ville d'Angers mal défendue[93]. C'est pourquoi, le 10 au soir, les représentants Delaunay le jeune et Dandenac, les généraux Gauvillier, Barbazan, Sureau et Coustard décidèrent d'évacuer toutes leurs positions sur les bords de la Loire et de rejoindre Tours par Laval et le Mans. Assurément, il y eut des « itinéraires bis » dûs à l'encombrement des routes, à l'empressement de rallier Tours pour se mettre à l'abri. Exemples :

- une partie des troupes file directement en direction du Mans (via Durtal ou via Sablé sur Sarthe) ;
- le 6ème bataillon du Calvados choisit de rentrer directement en Normandie ;
- on trouve même une partie de la division Coustard le 12 au soir, bivouaquant à proximité de Poitiers à près de 150 km d'Angers[94] !

[89] Aide de camp du GD Duhoux.
[90] Gendarmerie, absents, dépôt, hôpitaux.
[91] Voire La Flèche… Romand et Forestier, payeur et contrôleur des armées, emportent avec eux leur caisse. Vers 16 heures, ils étaient à la Croix-verte mais sans ordre, ils prennent alors la direction de La Flèche où ils trouvent refuge. Bref, au 9 juin, ils sont perdus sans savoir vers qui se retourner et informer.
[92] Burac y trouve la caisse du district de Saumur (avec 17 millions d'assignats) et la ramène sous bonne escorte jusqu'à Tours.
[93] En effet, les forces disponibles sont réparties le long de la Loire et hormis quelques faibles bataillons dans les environs, la ville n'a pas vraiment les moyens de sa défense, d'autant que les officiers les commandant sont affectés par la chute de Saumur. Courage, fuyons !
[94] « … L'armée complètement en déroute s'est portée sur différents points. Nous avons avis que 3000 hommes ont couché cette nuit à Mirebeau, la plus grande partie s'est rendue à Chatellerault. Nous avons recueilli le 6ème bataillon de l'Unité de Paris (en fait, c'est le fameux 5ème) au nombre de 600 et 300 du 14ème bataillon de la Charente, ils sont tous armés et le bataillon de l'Unité a ses drapeaux. Il nous est arrivé quelques chariots de blessés, on les a placé à l'hôtel Dieu… » (Creuzé, commissaire national auprès de l'Armée des côtes de la Rochelle, le 12 juin). Ces troupes ont donc probablement traversé la Loire à Chinon (les ponts ne sont pas très nombreux) mais quel périple ! Il faut que soit les routes soient sacrément saturées, soit que Coustard estime être suffisamment habile pour faire face au danger en passant à quelques km de Saumur et que le gain de temps ainsi occasionné en vaille la peine pour les armes de la République.

Poudres, archives et trésor sont envoyés avec Gauvillier à Laval. Le trésoyer-payeur d'Angers, désespérant de sauver son trésor se brûle la cervelle.

À Tours, les troupes affluent (plus de 400 chariots), l'armée se réorganise, des généraux sont nommés. Il faudra attendre le 27 juin pour qu'elle se remette en route pour porter assistance à Nantes attaquée et le 28 pour qu'elle reprenne Saumur abandonnée.

Dans les jours qui suivirent, la majeure partie de l'armée vendéenne s'en retourne dans ses foyers, le devoir accompli. La ville reste aux mains des Royalistes qui s'y installent et en extirpent provisions de guerre et de bouche, effets de campement, armes[95] et bagages. Ils brûlent également les documents administratifs.

Suite à leur courte campagne, les Vendéens se retrouvent avec une masse importante de prisonniers de tous ordres (les chiffres varient du simple au triple comme toujours, mais 4000 semble faire consensus). Si nombre d'entre eux les rejoignent[96], ils ne peuvent ni les nourrir ni les encadrer durablement. Alors, ils les relâchent[97].

Aux lendemains de cette victoire, de nouveaux officiers viennent étoffer l'encadrement royaliste : le prince de Talmont, Piron de la Varenne, Autichamp, Poirier de Beauvais, la Guerinière, la Bigotière. Le 12 juin, Cathelineau, le « saint d'Anjou », est nommé généralissime[98], et Forestier (18 ans !) succède à Dommaigné. L'armée catholique et royale adopte alors une organisation « pérenne » avec quatre armées - Anjou (Bonchamps), Poitou (Lescure), Centre (Royrand), Basse-Vendée (Donnissan) - un corps de cavalerie (Forestier devant laisser sa place à Talmont) et un corps d'artillerie (Marigny). De fait, ne sont pas concernées l'armée du pays de Retz (Charrette) et celle du Loroux (Fleuriot).

À partir de Saumur, les Vendéens ne mènent plus que de grandes reconnaissances. Cela leur permet de s'emparer de Chinon le 13 avant de l'abandonner quelques heures plus tard[99]. Toutefois, le conseil réuni à Saumur décide de se porter à présent sur Nantes[100]. À cette fin, l'armée s'empare d'Angers abandonnée le 18[101]. Saumur sera définitivement évacuée le 24[102].

[95] Dans sa déclaration de victoire, l'armée royaliste clame la prise de 46 canons (dont 16 de 18 £). Une de ces pièces est un autre exemplaire du canon fétiche « Marie-Jeanne », elle sera nommée « Marie-Antoinette ». Par ailleurs, il semblerait que 15000 fusils furent récupérés. Ces ressources furent alors dirigées vers Cholet.

[96] Notamment au sein de l'ex-Légion germanique, malmenée tant par les combats que par les Républicains qui s'en défient. Des réquisitionnés et des plus anciens lassés de cette guerre et de leurs chefs ont également changé de camp, gardant parfois leur ancien uniforme.

[97] Il est dit que « ils furent tondus et pourvus de laissez-passer, sous promesse de ne plus servir contre la Religion et le Roy » de manière à ce que si d'aventure, ils sont à nouveau pris, ils seront passés par les armes. Une application probablement partielle de cette pratique inaugurée suite à la bataille de Fontenay, le plus important étant de marquer les esprits.

[98] D'après Chassin, historien d'importance sur la période, l'événement n'a jamais eu lieu et a été fabriqué à postériori. Ce serait plutôt d'Elbée qui dirigerait l'armée. Bref, je ne me sens pas d'aller contre la légende dans cet écrit, d'autant qu'elle me satisfait.

[99] Cette opération, menée par Lescure et 3000 hommes, libera la ville désertée par les Républicains et permit la libération de plusieurs dames. La cavalerie poussa jusqu'à Loudun et en libéra d'autres. Ainsi de Beauvollier aîné, put retrouver successivement et sa femme et sa fille. La prise de Chinon apporta son lot de ressources utiles à l'armée vendéenne.

[100] La première protection de Nantes contre les Vendéens, c'est la Loire. En effet, les ponts ne sont pas très nombreux à cette époque et les Républicains y maintiennent une flottille assez importante (elle créera de sérieux dégâts lorsque quelques mois plus tard les Vendéens voudront la traverser en octobre et en décembre). Saumur offre donc un accès inespéré aux Vendéens pour attaquer la ville. Ils veulent saisir cette chance de porter un coup majeur et lancent toutes leurs armées contre la ville le 29 juin : Charrette et Fleuriot par le sud et Cathelineau par l'Est et le Nord.

[101] Une reconnaissance menée par quatre officiers vendéens (Messieurs du Chesnier, du Boispréau, Magnan, Dupérat) s'emparera le 20 de La Flèche, également abandonnée. Cette « prise » tient plus à une audacieuse fanfaronnade de quatre jeunes gens que d'un coup de main militaire et le récit qu'en fait la marquise de La Rochejaquelein est plutôt amusant : *« …l'audace d'aller seuls à la Flèche, distante de dix lieues d'Angers ; Ils arrivent criant Vive le Roi, entrent à la municipalité. Monsieur du Chesnier dit aux administrateurs que l'armée royale marche sur Paris, qu'elle devait passer tout entière par La Flèche, mais qu'ayant une bienveillance particulière pour la ville, il a obtenu des généraux d'y envoyer une seule colonne de quatre-vingt mille hommes, qu'elle arrivera le lendemain ; qu'en conséquence il est venu préparer les logements et l'étape ; qu'il a laissé deux mille hommes de cavalerie à une demi-lieue, pour ne pas effrayer les habitants, toujours à cause de ses sentiments pour la ville. Après ce discours prononcé avec gravité, Il se fait donner toutes les écharpes municipales, se les passe en ceinture, fait mettre le feu à l'arbre de la liberté par les municipaux, les fait marcher sur la cocarde, crier Vive le Roi, et donne des ordres pour qu'on boulange dans toute la ville. Chacun s'empresse de lui obéir, et il va dîner avec ses camarades dans une auberge, fort tranquillement ; mais, à la fin du repas, une servante monte et leur dit « Messieurs, il vient d'arriver un marchand colporteur par le chemin d'Angers ; on lui a demandé s'il avait trouvé la cavalerie des royalistes près de la ville, il a assuré n'en avoir point vu ; on commence à murmurer, on parle de vous arrêter, on dit qu'il y a à parier que vous êtes seuls. Si c'est vrai, vous n'avez que le temps de vous enfuir. Ces messieurs la remercient, disent qu'ils vont chercher leur cavalerie et qu'ils reviendront dans une demi-heure… ».*

[102] Commentaire fort éclairant de Mme de La Rochejaquelein dans ses mémoires : *« On voulut y mettre, pour commander, Monsieur de Laugrenière, mais comme c'était un officier très médiocre et point aimé des soldats, on engagea Monsieur de La Rochejaquelein à y demeurer quelque temps ; on promit à ceux qui resteraient, l'étape et quinze sols par jour ; jusque-là on ne leur avait jamais rien donné, on leur dit même qu'ils pourraient se relever tous les huit jours, quatre par paroisse. On verra bientôt que, malgré tous ces avantages, on ne put les retenir. »*. L'armée vendéenne n'est pas régulière et ne peut tenir le terrain dans ces conditions, elle est condamnée sur le long terme.